

Edition Mars 2013

Abdallah EL KABABRI

Et si on se  
disait **tout** ?



# Et si on se disait tout ?

## Préface

Tel que je l'ai connu, l'ayant quotidiennement fréquenté à la Régulation (Poste de commandement ONCF) de 1987 à 1995.

M. Abdallah EL Kababri représentait à mes yeux le calme, voire la sagesse. Il avait le visage habituellement illuminé par un sourire agréable... bien que narquois. D'un caractère tempéré, il n'élevait jamais le ton pour imposer son point de vue, cependant que les prises de bec entre collègues étaient monnaie courante.

Je savais qu'il lui prenait souvent envie de «picoler». Jamais je ne l'ai surpris dans un état d'ébriété. Il avait le sens de la mesure et prenait les décisions adéquates pour résoudre les problèmes au travail.

La lecture de ses mémoires m'a laissé songeur, car je ne l'aurais jamais soupçonné, lui précisément, capable de jouer «le délinquant».

Cependant, apprenant qu'il s'était rendu en pèlerinage à la Mecque, cela m'a fait plaisir. Ce qui m'a fait encore plus fait plaisir c'est d'apprendre que ses enfants, dont il prenait soin énormément, ont réussi dans la vie.

Tant mieux, cher ami !

Mohammed SEDRATI  
(*Journaliste et écrivain*)

Tout d'abord je tiens à remercier Hicham, mon fils, qui m'a incité à écrire cette autobiographie.

A titre personnel, l'idée m'a paru géniale.

Brosser un tableau pour me souvenir moi-même des faits marquants de ma vie, lesquels, à défaut d'être couchés sur le papier, pourraient, une fois l'âge atteint où les facultés de l'esprit se trouvent ankylosées, disparaître de ma mémoire.

Et puis, l'idée venant d'un fils, laisser à ma progéniture (quand je ne serai plus de ce monde) des bribes du vécu d'un aïeul.

Des enseignements à tirer ou un amusement suscité par des situations anecdotiques, c'est aussi un legs.

Et puis aussi, une sorte de « scripto-thérapie » à travers laquelle la relation des événements douloureux ou l'analyse d'un style de vie accaparent permettraient de racheter une conduite entachée par des manquements, genre: « Si je ne me suis pas assez occupé de mes enfants, c'est à cause de la nature de mon travail et de ma vie d'alors... ».

**MEKNES**  
*de 1950 à 1964*

Je suis natif du Douar Oulad Ali de Aïn karma, situé à 14 km de Meknès où j'ai vécu de la naissance (entre 1945 et 1947) jusqu'en 1964.

Mon père Sellam ben Benaïssa, benjamin d'une fratrie de 6 garçons et 3 filles, était agriculteur originaire de Aïn karma, une branche des Wlad Nsir, région entre Meknès et Sidi kacem.

Au début, Sellam travaillait la terre avec ses frères. Étant le plus jeune, on le chargeait de toutes les besognes ingrates.

On continua à l'en surcharger jusqu'à ce qu'il finisse par s'écrouler atteint d'une maladie qui le maintint souffrant durant toute une année vers 1940. Cet alitement à un âge encore tendre laissa chez lui des séquelles indélébiles. C'est à cette époque que mes oncles ont choisi de procéder au partage de la terre, fruit d'un héritage commun.

Sellam s'en trouva livré à lui-même, l'isolement, comme un châtement, succéda à la maladie.

Ma mère, en femme qui ne se laissait pas abattre et ne craint pas la besogne, se chargea sans rechigner de toutes les tâches de la terre, de la récolte jusqu'à la vente de ses produits qu'elle transportait à la ville de Meknès à dos de mulets. Elle s'y rendait en compagnie des hommes du douar, par un chemin de terre battue d'abord, ensuite en empruntant la minuscule route en macadam où l'on ne croisait que quelques

camions de transport des produits pétroliers. Les véhicules pour transport en commun n'existaient pas encore.

Ma mère, Fatima bent Mimoun, originaire de Nador, avait une seule sœur, Mimouna.

Mes oncles avaient une dent contre ma mère. D'abord par ce qu'elle n'était pas du bled, elle était rifaine. Le Rif à l'époque était une contrée lointaine. Ils n'admettaient pas, non plus, qu'elle puisse être capable d'accomplir des tâches réservées exclusivement aux hommes, et surtout de s'en acquitter admirablement.

Un jour, elle me raconta qu'à ma naissance, mes oncles avaient offert à mon père un mouton galeux pour mon baptême. Chose que ma tante Mimouna n'avait pas acceptée et avait réparée en achetant un beau mouton pour la circonstance.

Ma tante Mimouna était une femme riche. On racontait qu'elle possédait des bijoux en or, en quantité. Plusieurs fois mariée à des hommes riches, elle a été successivement divorcée à cause de son incapacité à enfanter, étant stérile. En désespoir de cause, elle avait adopté Hamid.

Ma mère, ayant mis au monde mon frère Abdallah, il alternait l'allaitement avec Hamid. Abdallah n'avait pas survécu, deux ans après son décès j'étais né et ils m'ont donné le même prénom.

Mes trois frères Ahmed, Abdeslam et Abbas, commencèrent à aider mon père. Abdeslam labourait la terre, Ahmed et Abbas faisaient les bergers.

En 1942 Ahmed a été embauché aux chemins de fer. Et depuis la situation de mon père commença à s'améliorer. Au fil des mois, il parvint à une certaine aisance et les biens qu'il put accumuler dépassèrent ceux que ses frères avaient mis des années à amonceler.

L'histoire qu'avait vécue mon père sera transposée sur la mienne par la suite.

Comme la majorité des Marocains, mon père n'avait pas de carnet d'état civil. Ma date de naissance n'était donc inscrite nulle part. Ma mère me disait que j'étais né à (Aâm al boun). C'est l'année où, à cause de pénurie et de disette, les denrées de première nécessité (thé, sucre, tissus...) étaient sévèrement rationnées.

Des bons étaient distribués au moyen desquels on pouvait s'approvisionner. Aâm al boun dura en fait plus de deux ans, d'où je présume que ma date de naissance se situait entre 1945 et 1947.

Ce n'est qu'en 1964 que mon père s'était fait établir un livret de famille (état civil). Pour cela, il dut d'abord procéder à l'établissement de l'acte du mariage qu'il avait contracté avec ma mère par simple lecture de la Fatiha en présence de témoins. A l'époque c'était chose courante dans les campagnes, et même dans plusieurs centres urbains.

Ahmed, mon frère aîné, travaillait aux CFM, (Chemins de Fer du Maroc), compagnie qui a été nationalisée en 1961 pour devenir ONCF.

Abdeslam aidait mon père dans les travaux de la terre.

Mon troisième frère, Abbas, né avec une déficience mentale, décéda en 1966.

Après il y avait moi et ma sœur Drissia, la benjamine.

Ma mère avait eu quatorze enfants dont trois jumeaux et une seule fille. Seuls quatre enfants ont survécu.

Un des quatorze fils est mort au cours d'une nuit où on l'avait couché à côté d'Ahmed.

Ce dernier qui était d'un sommeil lourd, s'était retourné sur le petit et l'écrasa sous son poids, l'asphyxiant sans s'en rendre compte.

A l'âge de cinq ans environ, vers 1950, un jour mon frère Abdeslam m'emmena à vélo à Meknès et me déposa chez un coiffeur à Bab jdid, il y avait un autre Monsieur au salon, c'était Miloud... mon futur tuteur. Une fois mes cheveux avaient été coupés, mon frère avait disparu de la

boutique me laissant seul avec cet étranger. Il ne m'avait pas expliqué que j'allais rester avec cet homme ni pourquoi ? C'était un jour vraiment douloureux pour moi que je n'ai jamais pu effacer de ma mémoire. Mon tuteur, marié, n'avait pas d'enfant. Par la suite j'avais appris que ce monsieur venait travailler à Aïn karma, et mon père lui offrait l'hospitalité, il m'achetait des bonbons et me faisait sortir en sa compagnie, peut-être pour juger de mon tempérament.

Depuis il avait demandé à mon père de me faire scolariser chez lui à Meknès, mes oncles avaient refusé, ils avaient dit à mon père, que cet homme allait m'emmener au Haouz et qu'il ne me reverrait plus.

Vu qu'il n'y avait pas encore d'école à Aïn karma mon père m'avait confié à ce monsieur pour me faire scolariser en ville. Alors je me suis habitué, malgré moi, à vivre avec ma nouvelle famille, qui a vite grandi avec l'arrivée d'une seconde épouse de mon tuteur Miloud et la naissance de trois enfants.

En grandissant, j'avais toujours des problèmes avec les deux épouses de mon tuteur et leurs enfants, mais personne n'osait me toucher ni me maltraiter, quant à mon tuteur lui, il me donnait de très bonnes fessées; pas pour les études car personne ne savait qu'est ce que je mijotais en classe, c'était comme un secret défense.

Quand mes parents venaient me voir et me demandaient

si mon tuteur me battait, de peur, je répondais toujours non. Il était très sévère quand il voulait frapper quelqu'un il mettait tout le monde dans le même panier, fautif ou pas. S'il épargne quelqu'un, les autres en pleurant criaient : pourquoi tu as épargné celui-là ?

J'étais très mal encadré, je fréquentais la seule école qui existait dans le quartier de Sidi Baba.

Je portais le nom de mon tuteur : Abdallah ben Miloud.

Il y avait trois classes, le cours préparatoire et les cours élémentaires; le directeur M. Mati et les instituteurs étaient tous Français ; l'arabe n'était pas encore enseigné.

Nous n'avions ni cartable ni cahier, en classe l'instituteur chargeait quelqu'un pour distribuer les ardoises (qui n'étaient pas en carton noir mais en roche, de la vraie ardoise), cahiers, plumes et le seul livre qui existait à l'époque (pour tous les niveaux du primaire) c'était le fameux « Bonjour Ali, Bonjour Fatima » que les écoliers de toutes les villes du Maroc connaissaient. A la fin des cours nous abandonnions le tout sur le bureau et nous quittions l'école les mains vides.

Au cours préparatoire, chaque matin la maîtresse prenait un tampon du dessin de la leçon du jour à savoir « oiseau, cheval, voiture ..... » et cachetait le dessin en tête de la première page de chaque cahier.

Nous étions à trois ou même quatre élèves par table, cela dépendait de la corpulence de chaque enfant.

Au déjeuner, nous passions tous à la cantine sans distinction, au menu : des féculents, la soupe, des conserves et du pain boulangé que nous aimions beaucoup, car il était blanc et spongieux.

Après le repas, quelques élèves partaient faire leurs besoins en face des classes, en plein air, à proximité d'une haie de mimosa qui clôturait l'école ; car les toilettes étaient encore en construction, cet endroit était comme une zone minée, il fallait toujours bien choisir où mettre les pieds.

Pour pallier à ces désagréments, le Directeur avait fait creuser deux fosses septiques, c'était un genre de silos, de deux mètres de diamètre sur un mètre environ de profondeur pleine à moitié de pierres ; pour faire ses besoins, l'élève se plaçait sur deux madriers posés en diagonal sur la fosse et faisait ce qu'il voulait en toute quiétude et transparence, en face de la cour et des salles de classe, car quand on était vraiment pressé, on ne voyait plus personne.

Comme ami, j'avais mon cousin Hamid lui aussi adopté par ma tante Mimouna.

A la récréation les élèves jouaient chacun à sa guise, ceux qui couraient, ceux qui tiraient les scorpions de leur trou

avec une tige verte, et les attentifs qui se mettaient près des enseignants pour essayer d'écouter leurs conversations, moi j'étais avec ceux qui couraient et jouaient au cache cache. L'instituteur M. Isescardo chargeait mon cousin Hamid de garder sa voiture neuve (Fiat 1100) pendant la récréation.

Les stylos à bille n'existaient pas encore, il y avait la plume, l'encrier et les buvards pour sécher l'écriture fraîche, l'encre était préparée par un élève qui mettait un comprimé dans un litre d'eau et après une demi-heure l'encre violette est prête.

Le dimanche nous partions en ville nouvelle (Hamria) et nous demandions des buvards aux grands magasins et aux stations d'essence; c'était des buvards sur lesquelles il y avait de la publicité de ces magasins ou stations.

En ville nouvelle, la majorité des habitants étaient des Français. Le dimanche des familles entières y partaient pour faire du lèche-vitrines. Il y avait un monoprix, genre de super marché, on écoutait de la musique française et à un moment donné la musique s'arrêtait pour laisser quelqu'un dire : «Attention attention ! Regardez et ne volez pas.»

Il y avait encore un magasin appelé, «Tout à 100 francs». Il ne vendait que les articles de 100 FR (1dh) ou bien il mettait 2 ou 3 articles ensemble, par exemple 3 boîtes de sardine ficelées.

Un jour mon tuteur Miloud m'acheta un joli revolver factice de chez monoprix.

Ce cadeau va le sauver de la prison : Miloud possédait un vrai revolver, il lui a été offert par un déserteur de l'armée française pour le remercier de l'avoir couvert.

Un jour il se disputa avec la première épouse, la dame avait signalé à la police qu'il voulait l'a tué avec son revolver.

Quand les policiers l'avaient emmené à la maison dans une Jeep de la police pour ramener son revolver, il leur donna mon jouet au lieu du vrai revolver. Les Français étaient parfois d'une crédulité qui frisait la naïveté. Si c'étaient des Marocains ils auraient fouillé toute la maison. Le perdant dans cette affaire c'était moi, mon revolver fût confisqué.

Je me rappelle bien de l'exil du Sultan Mohammed V en 1953. On nous disait que le roi sur son cheval était sur les nuages. Pour voir le roi exilé, nous achetions une carte postale sur laquelle était imprimée sa photo en traits noirs, et il fallait regarder 3 points noirs dessinés entre l'œil et le nez de la photo pendant 2 minutes sans cligner de l'œil, puis on pouvait voir l'image du roi dans l'espace. Celle-ci je l'avais essayé, elle marchait. Plus tard, je découvris que cela s'appliquait à toutes les images.

Pendant l'exil, des soulèvements populaires avaient eu lieu dans plusieurs villes du royaume. Le soulèvement de Meknès appelé « El guirra dial manouile » du nom d'un Emmanuel tué dans sa briqueterie. Les goums (forces auxiliaires) encerclaient les quartiers

populaires, seuls les adultes, armés de bâtons et de barres de fer pouvaient aller au soulèvement qui avait eu lieu en ville nouvelle (Hamria), où habitaient les Européens, et aux sorties de la ville pour arrêter et tuer les fuyards et incendier leurs voitures et leurs domiciles. Le soulèvement avait duré une journée, très longue journée; le lendemain la situation était relativement calme, mais personne ne pouvait renseigner personne sur la situation.

Nous étions autorisés à aller voir les dégâts : c'était choquant je vis une voiture Renault coccinelle 4 chevaux calcinée avec ses occupants à l'intérieur, ils ont été dégagés à l'aide de fourches.

On ne connaissait rien de ce qui se passait ailleurs, la télévision n'existait pas et la radio TSF (Télégraphie Sans Fil) n'était pas chez le commun des mortels; de plus les postes de radio fonctionnaient uniquement avec une batterie qui pesait entre 2 et 3 kg et qui coûtait dans le temps 40 dh, sa durée de vie était de 3 mois. Dans la rue où j'habitais, un certain Ould El Assas recyclait les batteries; il découpait la batterie et rassemblait les éléments encore bons.

Pour recevoir la radio, il fallait avoir une antenne sur la terrasse de la maison : un fil de cuivre nu de 4 ou 5 mètres, accroché de part et d'autre sur des piquets et à son milieu était accroché le fil qui descendait jusqu'au poste. Les radios à transistor n'existaient pas encore.



A noter que pendant les années de l'exile du roi, à chaque fête de l'aïd el kébir, les responsables du parti de l'Istiqlal se présentaient à toutes les maisons pour demander les peaux des moutons sacrifiés pour aider ceux qui demandaient la décolonisation (l'Istiqlal). Il y avait deux partis politiques dans le temps : l'Istiqlal majoritaire de Allal El Fassi et Choura de Belhassan El Ouazzani. Après ces incidents, les instituteurs Français venaient à l'école, escortés par des militaires de la légion Française. J'avais passé deux ou trois ans à l'école de Sidi Baba, après l'augmentation du nombre d'élèves nous étions déplacés dans deux maisons en construction, et ce, en attendant la construction de la grande école. Au cours moyen 1ère et 2ème année, les élèves achetaient leurs fournitures scolaires. Le montant total de ces fournitures ne dépassait guère la somme de 800 francs soit huit dirhams. A cette grande école, j'avais fait le CM1 et CM2.

J'avais passé le certificat d'études primaires à l'école de Beni M'hamed à la médina, c'était la seule école où se passait le certificat. Hamid lui avait passé ces deux dernières années dans une école Israélite au mellah, qui enseignait l'agriculture.

Comme passe-temps, il y avait le football, la toupie (commandée chez le tourneur de bois) les billes, la bicyclette. Il y avait également la charrette à trois roulements, le baby foot et la chasse aux oiseaux et aux reptiles venimeux.

On avait, en outre, appris à fabriquer des transistors pour écouter la radio. Nous avions besoin pour cela d'un écouteur, de fil de cuivre isolant, d'un morceau de Galène (c'est la pierre qu'on moût pour avoir le Khôl), plus un fil de cuivre nu de trois ou quatre mètres accroché à deux points opposés faisait office d'antenne.

Un jour Hamid nous avait fabriqué des échasses semblables à celles conçues pour traverser les rigoles ou pour les danses écossaises. Nous avons vite appris à les utiliser.

Mes parents venaient me voir chaque dimanche, Hmida et Abdeslam me donnaient de l'argent. C'était le jour de souk hebdomadaire à Bab jdid, Abdeslam avait une grande Pick-up Renault avec un grand triangle où était écrit VITA en jaune sur chaque portière.

J'attendais le dimanche avec impatience. Parmi mes amis j'étais toujours le seul à avoir de l'argent, plus que les autres.

Je me rendais à Aïn karma pendant les grandes vacances, avec Hamid toujours.

Quand je faisais des bêtises, Abdeslam me terrorisait, en me disant : je t'emmène chez Miloud avant la fin des vacances. A Meknès, parfois je passais les dimanches au magasin de mon tuteur, il vendait les matelas en crin végétal, les oreillers et les tables; l'éponge n'existait pas encore, je vendais et surveillais le magasin en son absence.

Parfois nous partions au Mellah, en groupe de quatre ou cinq enfants, pour faire des gaffes et rien d'autre. On faisait tomber les petits et les vieux. Nous passions en courant pour commettre nos actes de vandalisme et quitter le Mellah par la deuxième sortie du côté opposée. A ce moment-là (vers 1958) nous ne connaissions ni Palestine ni Qods.

J'avais fait le primaire à Sidi Baba, puis la classe de 6ème préparatoire (après obtention du certificat d'études primaires) à l'école de Bretagne en ville nouvelle. Je m'y rendais à vélo.

Toutes les écoles primaires faisaient, ensemble, la fête de fin d'année scolaire au jardin de Lahboul. Il y avait un genre de théâtre romain, des gradins en pierres taillées, ça ressemblait à un petit Jarach de Jordanie.

Mon frère Ahmed m'avait acheté mon premier appareil photo à reflex, à 1000 fr (10dh), avec la pellicule de 10 cm de large et de 12 photos. Après chaque prise de photo, on tournait manuellement la pellicule pour mettre en place la prise suivante.

Le 26 février 1960, un tremblement de terre d'une magnitude de 6,7 sur l'échelle de Richter secoua la ville d'Agadir. Le séisme avait fait entre 12000 et 15000 morts, soit environ un tiers de la population de l'époque, et environ 25000 blessés.

Après le séisme, je m'étais inscrit dans l'un des centres qui ont été ouverts pour la formation de secouristes, afin

d'aider les populations en cas de catastrophe naturelle, inondation ou guerre.

Le 26 février 1961 le Roi Mohammed V décéda à Rabat. Le prince Moulay EL Hassan fût intronisé roi, le 3 mars 1961 sous le nom de Hassan 2.

En 1963 la télévision avait commencé la diffusion des programmes. D'abord c'étaient les cafés qui avaient les premiers acheté les postes TV simultanément avec les familles riches.

Dans des places publiques, les sociétés de TV installaient des postes dans de grandes caisses en bois, accrochées sur les poteaux des lampadaires et ils les allumaient de 18h00 à 23h30 quelques jours par semaine ; tout cela pour faire de la Pub de leurs marques.

Plus tard, samedi, nous allions dans les cafés, pour voir la soirée artistique du samedi qui était transmise en direct de 21h00 à 2h00 du matin.

A l'entrée du café, on payait 50 centimes pour un grand verre de thé ou café, quand il y avait trop de monde, le cafetier retirait les chaises et mettait des nattes à la place.

Les grandes sociétés faisaient de la Pub de leurs produits en lançant des échantillons d'un avion au-dessus des quartiers. Un jour j'avais couru avec mes camarades pour ramasser des sachets de shampoing Dop en poudre, qu'un avion laissait tomber sur nos têtes. Il était de même pour le lancement de certains messages d'information.

Abdeslam créa une entreprise ferroviaire dans les circonstances suivantes :

Pour s'approvisionner en lait naturel, des Français, amis d'Ahmed, avaient acheté deux vaches qu'ils avaient laissées avec les nôtres. Un soir au retour du troupeau, les vaches avaient été heurtées par un train sur un pont, la moitié du troupeau a été écrasée.

Pour couvrir ces dégâts un des Français avait passé à Abdeslam un appel d'offre sans adjudication, il consistait en la plantation d'eucalyptus fournis par les chemins de fer à la gare de Meknès. Abdeslam avait recruté des ouvriers et terminé le travail. Payé le lendemain, avec cet argent il avait acheté un troupeau de moutons.

Et depuis, notre situation financière s'était améliorée ; avec l'acquisition du matériel agricole : tracteurs et moissonneuses batteuses entre autres. Puis par l'achat progressif des terres agricoles dont le total est arrivé à une centaine d'hectares.

Mon père était devenu l'agriculteur le plus riche à Aïn karma, et ce grâce à l'aide de l'entreprise ferroviaire de Abdeslam d'une part et à la gestion correcte de mon père d'autre part.

Mon père aimait et donnait aux pauvres : moutons et blé pendant les fêtes, ma mère aussi donnaient aux démunis à l'insu de mon père.

Une fois avant l'Aïd j'avais demandé à mon père de me donner un mouton, il avait refusé en me disant : je donne aux pauvres, toi tu es salarié.

Quant à mes frères ils aimaient et donnaient au Makhzen (autorités locales etc...) et à quelques agents supérieurs de

l'ONCF pour être bien vue et corrompre quelques uns d'entre eux.

Quand je voulais me défoulé à Meknès, soit je demandais de l'argent à ma mère soit je vendais des quintaux de blé ou de pois chiches à l'insu de mon père.

Un jour ma mère m'avait donné 100 dh (un billet grand format à l'époque on le ressemblait au plan de Casablanca), elle n'avait pas voulu m'ajouter un autre, de colère, je déchirais le billet (pourtant sa valeur équivalait à 300 dh actuel) et mis les morceaux au Kanoun.

L'Entreprise ferroviaire était en plein essor entre les années 1963 et 1975, il n'y avait pas de différence entre la Caisse de l'agriculture et celle de l'entreprise, Abdeslam puisait des deux caisses jusqu'à leur tarissement.

Miloudi, qui après avoir épousé ma sœur, travaillait chez nous, s'occupait de la paye des ouvriers. Par curiosité, un jour il avait additionné les dépenses d'un marché à Fès et avait constaté qu'elles étaient supérieures au montant du marché, il n'avait rien dit à Abdeslam.

Après le décès de mon père en 1975, l'entreprise fit faillite. La preuve qu'Abdeslam renflouait la caisse de l'entreprise par celle de l'agriculture.

A la fin de l'année 1960 j'avais passé un examen d'entrée en 6ème et rejoint le lycée Moulay Ismaïl, puis le lycée Poeymirau l'année suivante.

N'ayant rien fait de bon, j'étais viré du lycée. La cause principale était le manque d'encadrement. J'avais appris d'abord à fumer puis à boire à partir de 1963. Pour ne pas chômer, mon père m'avait fait entrer à l'école Acker, seul établissement privé qui enseignait le Français à Meknès. Il y avait une école privée Ennahda du parti de l'Istiqlal qui n'enseignait qu'en arabe.

Le Centre Expérimental de Formation Humaine prenait le nom de sa Directrice Madame Simone Acker. Le programme de l'année scolaire se passait en 6 mois au lieu de 9. Pour se rattraper, les fainéants ou plutôt les fêtards, comme moi, faisaient 2 années scolaires en 12 mois, les vacances d'été n'existaient pas dans cet établissement. Pas mal comme idée n'est ce pas.

A des élèves comme j'étais s'applique le proverbe qui dit : il n'y a pas mieux que les fainéants quand ils s'y mettent. Serais-je en train de tenter de camoufler mon échec scolaire ?

Cette école était sur le boulevard, il y avait une petite cour pour les petits, quant aux grands, ils sortaient dans la rue pour fumer ou prendre un café pendant la récréation. Un jour pendant la récréation de 10h00, en sortant d'une épicerie d'à côté, détenue par une Française et après avoir

consommé un Berger blanc en bouteille de 25cc, je croisais mon professeur M. Alaoui avec qui j'avais un cours d'arabe- traduction de 10h15 à 12h00. A sa question qui a bu cette bouteille ? L'épicière avait répondu « c'est votre élève ». Le professeur, lui, avait pris une limonade.

Le fait m'avait été rapporté par un élève appartenant à la famille du prof.

Mes amis à Sidi Baba étaient : Abdelwahed, Ould Ouffa et Lahsen Ittobane. Parfois, nous passions des nuits entières dehors. À l'exception d'Abdewahed qui était surveillé de très près par sa mère. J'avais un tourne disque à piles et des disques 45 tours de chanteurs marocains et français.

Nous nous installions sur les bancs d'un terrain de foot, nous achetions nos boissons soit de chez Kofeta soit chez Benaïssa (des Guerraba) et personne ne nous inquiétait. Quand les piles du tourne-disque se trouvaient épuisées, c'est nous qui prenions le relais pour chanter.

Nous étions des fans des chanteurs Français : Johnny Halliday et son épouse Sylvie Vartan, la belle Sheila, Jaques Brel et j'en passe.

Nous suivions leurs nouvelles par la revue SLC (Salut Les Copains) que nous achetions régulièrement. Car il n'y avait pas de Télé. La revue publiait régulièrement des posters géants des stars françaises de l'époque.

Il n'y avait pas de chansons marocaines courtes, elles étaient de plus de 20 mn, ALKAMAR ALAHMAR de Abdelhadi Belkhayat durait 45 mn.

Seules deux chanteuses marocaines existaient à l'époque : Bahija Idriss et Latifa Amal, les parents n'autorisaient pas leurs filles à chanter.

A l'école Acker, j'avais comme copain, Laghrissi Larbi. Il me vendait d'anciens timbres postaux que j'offrais à mon amie N. Daoud, une lycéenne. C'était une poupée de 1m 65, une coupe carrée, des taches de rousseurs sur le visage. Elle était souvent en mini-jupes, des bottillons et jaquette de cuir. Fille d'un banquier, elle était trop gâtée, buvait du Martini et fumait des Kent longues. Baraka, je ne dirai pas plus sur N. Daoud, qui est aujourd'hui mariée aux États Unis, elle a trois enfants. Pour le mariage, ce genre de filles n'était pas compatible avec ma nature. Je pourrais m'accorder avec elles uniquement pour la distraction. Le genre qui m'était compatible, et que j'ai eu la chance et le privilège de connaître est mon adorable épouse Fati (Fatima Lakrari Bent Mohammed).

L'été 1964, à l'âge de 19ans, j'avais quitté Meknès et la famille adoptive sans regret aucun, à part les souvenirs de mes amis. J'avais passé 14 ans de ma vie séparé de mon père, de ma mère et mes frères. Ce qui avait amplifié l'amour de mes parents envers moi et diminué celui de mes frères garçons. Je ne me rappelle pas avoir joué avec mes frères.

## SIDI KACEM

*de 1965 à 1968*

*(ancienne dénomination: PETITJEAN)*

Le 20 janvier 1965 j'étais embauché à l'ONCF à Sidi Kacem après avoir passé un examen au 19 Avenue Allal ben Abdallah à Rabat. Avant de m'installer à mon compte, je logeais chez mon frère aîné Ahmed qui habitait à la villa A14 des chemins de fer tout prêt de la gare.

Au cours de la même année, trois mois après mon entrée aux chemins de fer, mon père avait fait le voyage par bateau pour accomplir le pèlerinage aux lieux saints de l'Islam.

A l'aller le bateau avait fait 11 jours de navigation et au retour 14 jours. C'était le dernier départ à la Mecque par bateau avant la guerre des Six Jours qui opposa, du 5 au 10 juin 1967, Israël à l'Égypte, la Jordanie, la Syrie et l'Irak.

En été de cette même année, un certain Lakrari, qui était aussi cheminot, un homme plein d'humour qui connaissait mon frère, avait déménagé avec sa famille à Sidi kacem ; le wagon contenant leur mobilier n'étant pas encore arrivé de Berrechid.

La famille Lakrari était nombreuse, leur père était décédé, chef Lakrari était venu avec sa mère Khadouj, sa grande mère Khnata et ses frères et sœurs, Fadla, Fatima, Mustapha, Hamid, Mina et Laïdi.

Les Lakrari, ou plutôt chef Lakrari proposa à ses mamans et frères de voir le Moussem de Sidi kacem Bouaâsria en attendant l'arrivée du wagon chargé du mobilier.

Ma famille était également au Moussem et logeait dans une tente caïdale. Il y avait la fantasia et différents jeux. La famille Lakrari a été invitée à prendre le thé chez nous et

commença une longue, très longue relation entre les deux familles. J'avais salué tout le monde sans arrière-pensée.

Après cette rencontre, mon frère Ahmed avait suggéré à mon père de demander la main de leur fille Fatima pour moi.

Moi, je n'étais pas prêt pour le mariage, mais il y avait une forte pression sur moi de toute ma famille et cela de peur que je foute ma vie en l'air, fêtard et célibataire de mon état. Quant à Fatima, il paraissait qu'elle était contente d'épouser quelqu'un hors de son bled, mais était assez rusée pour ne pas le montrer.

Avant le Moussem, Lakrari et moi, nous nous rencontrions à la petite foire de la place. En me voyant dans la Fiat 1800 bleue, il ne savait pas que j'étais cheminot et pensait que j'étais le fils d'un caïd (d'après ce qu'il m'avait dit par la suite). Lui, il était reconnaissable avec la voiture R4 de l'ONCF. Tous deux nous nous postions chaque soir de part et d'autre de la baraque de la loterie pour voir la dame qui dansait, et chacun de nous essayait de la draguer. Après quelques jours, c'était moi qui avais eu la chance d'emporter le danseur et non la danseuse.

Je travaillais dans un service en roulement 3/8 (soirée-matinée-nuit). Je m'occupais de la formation des trains de marchandises. Souvent j'avais pris mon service matinée en retard (prise de service normale à 4h00). Je n'avais jamais pris la vie trop au sérieux ; malgré une sécurité rigoureuse et la responsabilité qu'il y avait à l'ONCF.

Quelques conneries monumentales allaient rester toujours imprimées dans ma mémoire dans leur moindre détail.

Pour voir comment déraillaient les wagons, j'avais provoqué un déraillement de deux wagons citernes chargés de gasoil, et ce, en mettant un caillou entre la lame de l'aiguille et le rail. J'étais resté incognito.

Lakrari voulait se débarrasser de sa vieille bagnole Fiat 1500 qui avait le moteur coulé. Nous nous étions mis d'accord pour l'incendier. Il paya une assurance incendie ; et une semaine après, alors qu'il était seul en déplacement à Mohammedia, en quittant mon service nuit à 4h00 du matin, je mis le feu dans la voiture qui était dans le garage, à l'aide d'un bidon de 5 litres d'essence que j'avais caché la veille dans la voiture. Je suis rentré après mon crime chez moi. Comme nous étions voisins, les cris et les pleurs de sa famille parvinrent à mes oreilles. Je m'étais levé et allé innocemment les rejoindre pour donner un coup de main pour éteindre le feu en attendant l'arrivée des sapeurs pompiers. La voiture a été entièrement calcinée. Après le constat de la police je vendis la carcasse à la ferraille à 150dh.

Un jour je tirais avec ma carabine à balles 5/5 sur du n'importe quoi, un agent de la signalisation qui effectuait la maintenance des signaux (lui aussi avait un brin de folie), m'avait demandé : « si tu es un bon tireur je vais mettre cette boîte de conserve vide (purissima) sur ma tête et on va voir ton professionnalisme », j'avais épaulé, visé et tiré, je n'avais pas raté la cible mais j'avais raté sa tête. Le con,

lui, avait commencé à applaudir criant bravo, ne connaissant pas la maxime des militaires qui dit : un homme visé est un homme mort.

A Sidi kacem, je conduisais la voiture sans être en possession du permis de conduire, jusqu'au 24 avril 1965, date à laquelle j'avais passé l'examen pour son obtention en candidat libre, sans recours aux services d'une auto école.

A Cette petite ville où tout un chacun trouvait ce qu'il voulait, l'alcool était servi dans les épiceries et même dans des maisons qui faisaient office de Bar. La prostitution battait son plein. Disons que j'étais assez actif.

Un jour Hamid, un jeune cheminot marié, muté de Fès à cette ville, m'avait demandé de l'accompagner pour louer une maison. En me voyant, le propriétaire de la maison lui posa la question : Est-ce que tu connais ce monsieur ? Hamid répondit spontanément : Oui bien sûr, c'est un ami. Et le proprio de rétorquer sans cligner de l'œil : Alors puisque tu es l'ami de celui-là, je n'ai plus de logement à louer.

Lakrari jouait le rugby avec le COMD de Meknès, il était un bon demi de mêlée, je l'avais souvent accompagné aux matches. Je ne pouvais pas résister à la tentation, la moitié des joueurs étaient des Français et après chaque match il y avait un apéritif entre gentleman, n'est ce pas un sport de gentleman !

Un des joueurs Français détenait une ferme de vigne avec une cave pour engranger la production et conserver le vin pour vieillissement. La ferme était située à El Msaada, un

village loin de 15 km de Sidi Kacem, sur la route principale vers Tanger. Un jour, il nous invita à visiter la ferme et la cave bien sûr. Nous avons dégusté plusieurs marques et le dernier verre était une variété macérée par la mère de notre ami. Avant de quitter la ferme notre rugbyman nous avait offert une bombonne de 60 litres de vin rouge.

Le lendemain j'avais acheté des bouteilles vides pour y mettre le vin, c'était un régal. La majorité des cheminots de Sidi Kacem dégustèrent notre vin. Les intimes tapaient parfois à la porte de Lakrari pour demander une bouteille, car sa famille était en vacances à Berrechid.

Un jour, un certain Mokhliss tapa à la porte de la cuisine en appelant Lakrari ! Puis il fit entrer sa tête par un carreau cassé de la porte de la cuisine tout en criant toujours, par malchance la famille était déjà de retour et c'était Khadouj qui s'était présentée à la porte, une hache à la main, en la voyant Mokhliss retira promptement sa tête et couru d'un seul trait jusqu'à la gare.

Nous faisons des folies difficiles à croire et à réaliser maintenant. Celles-là, je ne peux les raconter à ceux qui ont moins de 12 ans. Je ne les raconterais qu'aux débridés comme nous avons eu l'honneur de l'être.

En général, Lakrari était resté le même comme je l'avais connu 47 ans auparavant. Jamais nous ne étions querellés, il y avait parfois quelques nuages qui passaient entre nous mais ils se dissipaient sans conséquences.

En 1966, Fatima, sœur de Lakrari et moi avions célébré nos fiançailles ; mais c'était ma mère qui avait mis l'alliance au doigt de Fati, le fiancé n'était pas autorisé à assister aux cérémonies c'était Hchouma.

Un jour, en jouant au foot dans le jardin, avec ses frères, Fati tomba par terre et se blessa à l'arcade, elle a été soignée dans un cabinet médical. Le lendemain c'était moi qui l'avait emmené pour changer le pansement, Mustapha son frère nous avait suivi en criant à sa sœur pour la faire retourner lui demandant : où vas-tu avec celui-là ? Puis commença à lancer quelques petites pierres. Oubliant qu'il avait bien dansé avec les Ghiata le jour des fiançailles. Au retour j'étais passé par une piste à quelques kilomètres de Sidi kacem coté Seguota, pour apprendre à conduire à Fati et discuter intimement.

Elle tenait le volant quelques instants puis elle le lâchait vite.

Elle n'avait cessé de me dire ça y est, emmène-moi chez - moi c'est hchouma. Ce mot Hchouma n'était jamais dissocié de son langage et ce jusqu'à nos jours. L'on peut deviner la différence entre une fille traditionnelle et une autre à la page.

En 1967, Lakrari a été muté à Mohammedia, et en 1968 c'était à mon tour d'être muté à El ksar el kébir.

Ils déménagèrent par wagon, je les avais accompagné avec une R4 où j'avais chargé le poste téléviseur (noir et blanc, il n'y avait pas encore de télé-couleur) et les choses fragiles.



Au retour, en les saluant, je sentis que Fati allait me manquer et la réciprocité était vraie.

Alors je passais souvent mes journées de repos hebdomadaire à Mohammedia. La plage était belle dans le temps, Fati était sortie seule avec moi, une seule et unique fois.

Mohammedia était désignée comme «la ville des fleurs». Il y avait de très jolis jardins.

Ahmed avait trouvé encore des amis, cette fois-ci de Berrechid. Il y avait un certain Ould Kacem célibataire qui vivait dans une jolie villa. Ainsi que d'autres qui travaillaient tous à la SAMIR. Ahmed commença à jouer au Rugby avec l'ASC, une équipe constituée de policiers de Casablanca.

Comme d'habitude après les matches, tout le monde, ou presque, se rendait dans un bar appelé « le Billard ».

Parfois, à la sortie du bar, nous nous rendions à Aïn Diab ou chez Ould Abdeslam, à proximité de Casa Port. C'était le genre de salle de fête, un orchestre de chikhates au fond de la salle. Il fallait commander par douzaine de bouteilles ou toute une caisse, car le coin était toujours au comble et pour passer une commande, vous deviez attendre le garçon entre 20 et 30 mn, c'était pendant fin 1967 et 1968.

## EL KSAR EL KEBIR

*de 1968 à 1970*

*(ancienne dénomination: ALCAZARQIVIR)*

J'étais muté à El ksar El kébir au début du mois de mars 1968, et ce après avoir passé une formation de trois mois à Casablanca pour la fonction de chef de sécurité.

A cette ville c'était vraiment le début de la période de vrai célibat et la fin aussi.

En arrivant en gare, l'agent que j'avais remplacé m'avait remis les clés de mon appartement constitué de trois pièces et situé à l'étage de la gare. L'alcool provenant de la contrebande était bon marché, il coulait à flots (une bouteille de Gin ou de Cognac valait 11dh, le whisky lui 20dh). Il y avait une buvette dans l'enceinte de la gare, construite en bois sous le protectorat. Le gérant était un certain Robio, unijambiste. A l'intérieur de la buvette, enduit et peinture couvraient les murs, elle était composée d'un comptoir, d'un salon-restaurant, d'une cuisine et de deux chambres qu'occupaient Robio et sa famille. En temps de chaleur, on était servi sur la terrasse, à l'extérieur. Ça ressemblait vraiment aux Saloons qu'on voyait dans les films de Cow-boy surtout avec une demi-porte d'entrée qui basculait dans les deux sens.

Au moment du stationnement des trains de marchandise-voyageurs pour retrait de wagons ou

manutention de colis, les voyageurs descendaient des trains pour casser la croûte ou se rafraîchir à la buvette. Quant aux trains dits nobles, appelés aussi autorail, ils avaient les places numérotées comme l'avion, ils étaient équipés de voiture-bar où les boissons alcoolisées étaient servies librement.

Parfois je commandais les repas et les consommations à la buvette d'El ksar, et le garçon me servait chez moi, car la distance séparant la buvette de mon logement n'excédait pas 50 mètres.

Mon frère Ahmed était journallement au courant de mes nouvelles, surtout de mes escapades par les amis «du bien». Le mouchardage avait écourté mon célibat par le mariage. Mes parents mis au courant de mes turpitudes s'inquiétaient tout le temps pour moi. Un jour mes parents s'étaient présentés chez-moi pour m'annoncer la date de mon mariage qu'ils avaient fixé au 21 septembre 1968. J'avais demandé à l'inspection ONCF de Tanger de m'accorder mon congé pour le mariage en précisant la date. L'agent chargé du personnel, un corrompu, doublé de vicieux, m'avait accordé le congé seulement à partir du 22 septembre; je quitte le service sans m'inquiéter de sa note de service. Le mariage était financé en totalité par mes parents, y compris mon argent de poche.

Ma future belle mère Khadouj avait demandé que l'acte de mariage soit établi à Berrechid. Ce qui fût fait. Trois jours avant le mariage nous étions venus, monpère, mes frères et moi en voiture, nous avions déjeuné chez mes beaux-parents à Mohammedia puis Ahmed et Khadouj nous avaient accompagnés à Berrechid chez leurs Adouls. C'est là où Fati, faisant mine d'accomplir un acte d'obéissance, avait prononcé sa phrase innocente : « j'accepte ce que veut mon frère ». Avec la chaleur, j'avais mal à la tête et j'avais avalé 10 comprimés Aspro espacés de quelques minutes, dans la voiture sans aucune goutte d'eau. J'avais attrapé une gastrite.

La fête de Fati a été célébrée le vendredi à Mohammedia, le jeudi soir pour les hommes et le vendredi à midi pour les femmes. Il y avait des chikhates pour les deux groupes. À l'époque, chacun des époux célébrait sa fête avec ses propres invités. Il n'y avait pas encore ces fêtes mixtes. A Ain karma, le samedi 21 commença le rituel : Moi j'étais Moulay Soltane. Solh, mon Vizir, invita les célibataires (appelés LAMTARAF) qu'il connaissait pour nous accompagner au hammam à Meknès. Ils étaient tous pris en charge (Hammam, coiffeur, bouff et transport) par Moulay Soltane. Retour à Ain karma vers 16h00, devant l'école une foule attendait avec les ghyata et la Fantasia. Monté à cheval, vêtu d'un burnous, dont le capuchon cachait ma tête on

me fit faire le tour du douar. Les gens nous arrêtaient pour m'offrir du lait, je buvais une gorgée et je mettais des pièces de monnaie dans le bol.

Vint le moment où j'entendis les enfants crier «ha laaroussa jat ». La fantasia battait son plein, le jour du mariage et le lendemain. Mon père avait envoyé un camion et la voiture Mercedes du cousin Allal à Mohammedia pour aider logistiquement ma belle famille. Fati me raconta plus tard que le camion portait le drapeau national sur le toit de la cabine, c'était un genre de laissez-passer vis-à-vis de la police et des gendarmes en cours de route. La nuit, le rituel du henné du mari pour la réception des offrandes, suivait le dîner. Puis après commença le Haït, un genre d'Ahaydous en arabe.

Le lendemain soir, ma santé s'était dégradée à cause de l'excès de quinine que j'avais pris, mon frère Ahmed m'avait transporté chez le médecin à Sidi Kacem qui, après consultation, m'avait prescrit des médicaments.

La famille de laâroussa était restée chez nous une semaine, et chaque matin l'haj (mon père) égorgeait un mouton en son honneur.

Le congé consommé, je retournais seul à El ksar pour travailler pendant une dizaine de jours et retourner pour un repos de deux jours. J'avais fait l'opération une 2ème fois, la 3ème fois je demande à Fati de prendre sa valise et de

me suivre, j'avais demandé l'autorisation à mon père, par l'intermédiaire de Khdiya ma nièce, ma mère était avec les femmes du douar à Bouabid Charki.

Nous étions partis le soir. Je m'étais installé avec Fati dans notre appartement à El ksar, alors j'avais changé de peau en diminuant la consommation d'alcool. Car il y avait de quoi me consoler.

Mon premier Aïd el kébir d'homme marié je l'avais passé seul à El ksar, suite aux inondations entre El ksar et Mechraa bel ksiri. Quant à Fati, elle était allée chez mes parents à Aïn karma.

Un jour Roudani, un ami de la famille, avait pris la liberté de déchirer toutes les photos de jeunes filles que je connaissais auparavant. Il l'avait fait devant Fati ; me disant que je n'avais plus rien à faire avec ça maintenant que j'étais marié.

C'était dommage qu'il n'y avait pas encore le facebook, il m'aurait permis de conserver pas mal de mes souvenirs (Rires).

Dix huit mois après le mariage naquit Nawal, le dimanche 8 mars 1970. La journée mondiale de la femme n'était pas encore décrétée ; n'étant officialisée par les Nations Unies qu'en 1977, invitant chaque pays de la planète à célébrer une journée pour les droits des femmes.

La grossesse qui donna naissance à Nawal était suivie par

le Dr. Daniel, un Espagnole, qui était suppléé par une belle sage femme.

Nawal était née un dimanche à 23h30. Le médecin avait rempli le dossier de naissance ONCF et inscrivit le prénom de Nawal.

Le 3ème jour après la naissance, je pris soin de transporter Fati et Nawal de El ksar à Aïn karma, dans une voiture Citroën DS qui m'avait été prêtée par Abdeslam.

Son baptême fut célébré par le sacrifice d'un veau et de deux moutons offerts par L'haj Sellam. Il en a été de même par la suite pour Karima et Maria. Karima et Maria, bien que nées à Cuesta Colorada, ont été enregistrées à l'Etat civil à Meknès.

## CUESTA COLORADA

*de 1970 à 1975*

*(ancienne dénomination: HAJR N'HAL  
Aujourd'hui AL AKBA L'HAMRA)*

Le 25 mars 1970 j'étais muté à la gare de Cuesta Colorada, à 25 km de Tanger. Tous mes amis étaient contre cette mutation, moi j'avais choisi d'aller à cette gare, où j'avais appris beaucoup de choses. Une petite gare, mon logement était attenant au bâtiment voyageur. Je faisais fonction de chef de gare, mais également le caissier, le bagagiste et le secrétariat. A la fin du mois j'envoyais toutes les pièces de fin de mois à Rabat. C'étaient des imprimés sur la majorité desquelles j'inscrivais la mention NEANT, car il n'y avait pas trop de trafic. Un seul agent était avec moi : un manœuvre appelé aiguilleur, un certain Hadouchi de Soukel Arbaa, marié, il avait un enfant nommé Allal.

L'horaire d'ouverture de cette gare était de 7h00 à 16h00 et je fermais jusqu'au lendemain.

Je disposais d'un groupe électrogène pour l'éclairage, et je recevais une citerne de 30 tonnes d'eau chaque mois. Après la fermeture de la gare, je sortais avec Fati et Nawal, dans son landau, un thermos de café et ma carabine 5/5 ou bien la canne à pêche. Nous partions à pieds soit à la forêt soit à l'oued qui sont à 800 mètres chacun de part et d'autre de la gare. Les gens du douar nous regardaient comme si nous étions des extra terrestre.

A Cuesta Colorada, où personne n'avait jamais rien planté, j'avais créé un très joli jardin et construis un puits comme

décor, j'avais planté aussi des pruniers et des cognassiers. La première année j'avais participé au concours des gares fleuries, organisé chaque année par l'ONCF, ma gare a été classée 31ème de toutes les gares du réseau gagnant une prime de 60 dh.

A l'été de cette même année, Solh mon ex-vizir m'avait soufflé l'idée de quitter le Maroc pour aller conduire le tramway à Bruxelles. Mon père n'avait pas accepté que je travaille à l'étranger, il m'avait dit : «vas y promène toi bien et retourne à ta femme et ta fille Nawal ». Mon père ne parlait de rien à part l'agriculture. En cas d'altercation entre Fati et moi, Il lui donnait toujours raison.

Solh était parti le 20 décembre 1970, moi qui n'avais plus de congé j'avais attendu le 1er janvier 1971 pour consommer le congé de cette nouvelle année.

Le 1er janvier, j'avais pris le train de Meknès à Tanger puis le Bateau Transmediterrania, il n'y avait pas de visa pour l'Europe à cette époque. Je pris le train à Algésiras pour arriver à la gare, de Madrid Attotcha le 2 janvier. Pour aller à Cerbère, j'avais pris d'abord le bus de la RENFE de Madrid Attotcha à Madrid Chamartin. De cette gare la correspondance était prévue à 19h00, en attendant le départ du train en gare de Madrid Chamartin, et lors de la mise en tête d'un wagon chaudière sur la rame où les voyageurs avaient déjà pris place, le mécanicien n'avait pas observé les signaux d'arrêt, d'où un fort tamponnement s'était produit.

Il y a eu plusieurs blessés, moi j'avais juste une égratignure au nez. Les responsables Espagnoles nous avaient dirigés vers une infirmerie en gare pour les premiers soins. J'avais continué mon voyage jusqu'à Saint Etienne où j'étais resté trois jours chez des immigrés de Aïn karma. Il neigeait et le froid atteignait -25°C, les amis du bled logeaient dans un grenier, la seule pièce contenait 6 ou 7 lits et faisait office de cuisine également, le gars du fond devait se déplacer la tête baissée pour accéder à son lit. Nous chauffions la chambre en utilisant 10 kg de charbon Cook toutes les 24 heures. Le cabinet des toilettes était à l'extérieur. Pour faire ses besoins, on passait d'une température de +20 à -20. Parfois l'eau courante se glaçait dans les tuyaux et pour avoir de l'eau on appelait les sapeurs pompiers pour rétablir la tuyauterie d'alimentation. Après, j'avais repris le train vers Paris puis Bruxelles. Sur tout mon chemin il neigeait, du train je voyais un tableau blanc où seules les routes étaient grises, les trois couleurs primaires (rouge, vert et bleu) n'existaient pas.

Arrivé à Bruxelles où je rêvais de vivre, j'avais pris l'hôtel puis j'avais visité un peu la ville.

De cet Eldorado, je n'avais vu qu'un exil, ni plus ni moins. Les gens croyaient que boire une bière ou parler de la politique dans la rue était une liberté, ou bien se servir soi-même et payer à la caisse d'un super marché était un luxe.

Les gens ne voyaient pas comment était le

comportement des Européens envers les étrangers, et surtout envers les Nord Africains à cette époque. Le soir j'étais rentré dans un Bar attenant à l'hôtel où j'habitais, la porte ne s'était pas fermée après moi par défaut d'amortisseur de fermeture. Alors la dame au comptoir avait lancé : ça se voit que Monsieur n'est jamais entré à l'église. Je fermai la porte sans riposter car j'étais le seul Arabe au Bar.

La nuit j'avais mûrement réfléchi et fini par décider derentrer au bercail.

J'avais fais le trajet retour de Bruxelles sans escale. Je circulais dans les trains jour et nuit non stop jusqu'à Tanger. J'étais resté en Europe onze jours en tout.

Après la fin du congé j'avais repris mon service à Cuesta Colorada. J'avais trouvé Nawal malade. Nous l'avions emmené voir un médecin à Casablanca. Il nous annonça qu'elle avait la poliomyélite, bien qu'elle était vaccinée.

Le personnel du service d'hygiène s'étaient déplacés à l'appartement de Lakrari situé à l'avenue Ba Hmad à Casa pour pulvériser toute la maison d'un DDT. Le lendemain les quatre frères de Fati à savoir : Hamid, Mustapha, Mina et Laïdi ont été renvoyés de leurs écoles respectives pour une durée de quarante jours. Motif évoqué : présence d'un enfant atteint de poliomyélite à la maison.

A Aïn karma, le service d'hygiène de Meknès était venu à l'école pour vacciner tous les élèves contre la poliomyélite. Car quelqu'un du Douar était atteint d'une maladie contagieuse. Nous avions vécu avec cette pseudo maladie jusqu'à l'âge de huit ans; où un médecin (Pr. Alaoui) du CHU Avicenne nous fit savoir que c'était une luxation congénitale de la hanche.

À chaque anniversaire de Nawal (8 mars) j'invitais la famille de Aïn karma et Casablanca pour passer deux ou trois jours avec nous à Cuesta Colorada c'était agréable.

Karima était née à Cuesta le Mercredi 15 décembre 1971, le jour de la prime de fin d'année (13ème mois). Son Baptême a était célébré à Aïn karma.

Maria suivait le Mardi 14 août 1974.

Les mauvaises gueules disaient que Fati n'allait donner naissance qu'aux filles à l'instar de Aïcha ma cousine et belle sœur, qui avait donné naissance successive à sept filles. Lorsqu'on avait rapporté à mon père que c'était sa sœur Hasna qui avait dit ça, il lui avait suggéré soit de se taire soit de quitter les lieux.

Pendant les vacances, nous recevions beaucoup d'enfants. De la famille de Fati il y avait : Fadla, Hamid, Mustapha, Mina, Laïdi, Laamrani, Fouzia; et de la mienne il y avait : Malika, Souad, Rachida, Hamid, Abderrahim et bien d'autres.

A l'été de 1974, mon frère aîné était venu à Cuesta pour m'annoncer, qu'il s'était mis d'accord avec Abdeslam pour enregistrer le logement sis au Mellah que venait d'acheter mon père, pour nous trois seulement, écartant de son acquisition ma mère et Drissia. Étant le plus jeune, je n'avais pas accepté cette manœuvre. Il était parti en me disant tout simplement : d'accord. Et depuis, Abdeslam qui avait épousé une seconde femme, Fatima qui était secrétaire au service des Mines et de la Géologie à Meknès, s'était installée avec elle dans cette maison, où ils ont eu quatre enfants.

Cette maison du rez-de-chaussée, était en copropriété avec une autre au premier étage. Elle n'a jamais été revendiquée par aucun de nous. A part quelques fois quand Hmida ou son fils Hamid se querellaient avec Abdeslam, ils disaient que nous devons réclamer en justice notre maison. Et depuis c'est le statut quo.

Le 27 décembre 1974, c'était le 3ème jour de l'Aïd El kébir, j'étais parti à Tanger avec mes enfants et ma belle sœur Mina, pour passer la journée chez Hadouchi, un ancien agent qui travaillait à Cuesta.

Vers midi quelqu'un de la gare m'informe qu'on m'avait appelé d'Aïn kerma pour m'annoncer que mon père était malade. Pour ne pas attendre le train de 16h00, j'ai loué un fourgon Ford de Meziane le propriétaire d'une épicerie à Cuesta. Nous étions vite rentrés à la maison d'abord pour prendre des habits en plus pour les enfants et pour nous car il faisait froid, sans oublier la carcasse du mouton de l'Aïd,

accrochée encore à la cuisine pour sécher et par la suite être découpée.

Méziane qui n'avait jamais fait cette route auparavant, ne dépassait pas 60 km/h, quand je lui disais de se dépêcher, il ne répondait pas; je ne pouvais rien faire sauf brûler les cigarettes L&M l'une après l'autre. Nous n'avions pas déjeuné ce jour et nous ne dînerions pas également. A Aïn karma nous arrivions vers 18h30, il faisait nuit.

Devant notre maison il y avait plein de monde qui nous embrassait en pleurant, même à l'intérieur et au salon où était allongé mon père. Il était encore vivant et entouré des Tolbas qui récitaient le Coran pour soit disant rendre sa mort plus facile. J'avais embrassé mon père et juste quelques minutes après, Ayad annonça la mort de Lhaj. Alors commença un bruit assourdissant de pleurs et cris. Le lendemain il a été inhumé après la prière de Dhor au cimetière de Aïn karma.

Je passais mes repos soit à Aïn karma soit à Casablanca.

A Aïn karma, seuls Miloudi, Solh et moi buvions de l'alcool. Pendant mes repos nous partions tous les trois à Meknès pour faire les Bars, ces derniers ne fermaient pas la nuit. Nous restions jusqu'au petit matin pour aller manger ensuite les têtes de moutons cuits à l'étuvée. Une bière coûtait 1,20 dh et un litre de vin lui pas plus de 2,40 dh.



Miloudi, sur ordre de son père avait arrêté de boire, suite à un incident pour lequel il avait été emmené au commissariat.

Le mariage de Lakrari arriva le mois de juillet 1969 à Mohammedia. Pour y assister, et être libre de faire ce qu'il voulait, (fumer, boire et s'amuser), Miloudi décida d'acheter des cadeaux (djellaba, caftan et babouches) à son père. mon oncle Belhrach autorisa son fils à faire ce qu'il voulait. On ne sait pas si cette autorisation était temporaire ou permanente ; car notre ami se mit de nouveau à fréquenter les Bars après le mariage.

EL KSAR EL KEBIR  
*de 1975 à 1981*

J'étais muté à El Ksar El Kébir le mois de mars 1975. A cette ville, ma femme mit au monde deux enfants : Hicham le mardi 22 août 1978 et Amal le lundi 2 juin 1980, leur baptême fut célébré à El ksar et à Aïn karma.

Nawal a été hospitalisée plusieurs fois au CHU Avicenne mais en vain.

A un moment donné sa jambe se mettait à fléchir de temps à autre. Le Dr Cornette à Meknès m'avait suggéré de l'envoyer en France. Mais à l'hôpital d'enfants de Rabat, un certain Dr Ktiri avait refusé de me donner l'autorisation pour la soigner en France. Sous prétexte qu'ils ne pouvaient faire l'intervention chirurgicale à l'hôpital d'enfants de Rabat, qu'après la réception du matériel nécessaire. Car cet hôpital venait d'ouvrir ses portes cette année, de plus il avait ajouté qu'en France les parents suivent leur enfants depuis le bas âge. Je lui fis savoir que j'avais fait suivre ma fille dès l'âge de huit mois, elle avait alors huit ans; de plus c'était l'erreur de nos médecins qui avaient diagnostiqué une poliomyélite au lieu d'une luxation congénitale.

Le malheur c'était que je n'avais aucune preuve du diagnostic erroné, pour prouver «L'erreur médicale.»

Un jour, ma belle mère Khadouj lors de ces discussions dans les trains, avait appris qu'un médecin Belge installé à Tanger faisait ce genre d'opération.

Au fil du temps la jambe de Nawal fléchissait en marchant; de ce fait je m'étais mis à la recherche du Dr Benne (le Belge) à Tanger jusqu'à l'avoir trouvé, il a vu les radiographies et conclut à une intervention chirurgicale, ceci allait remédier au fléchissement de la jambe et elle ne tomberait plus quand elle marcherait. Nous nous étions mis d'accord sur la date de l'opération et sur ses honoraires y compris ceux de l'Hôpital Espagnole où il opérerait.

Reste à faire le montage financier pour ramasser la somme de 3000 dh. Le lendemain je partais à Sidi kacem avec Nawal et rencontré mes deux frères, je parlai avec Hmida qui, après s'être entretenu une dizaine de minutes avec Abdeslam dans sa chambre à coucher, m'annonça qu'ils n'avaient pas d'argent et qu'ils verraient par la suite. A ce moment je passai à la poste pour téléphoner et voir avec Lakrari, il me dit qu'il prendrait 1.500 dh de chez son ami le Dr Hadouchi et me l'envoyer par train le lendemain.

En retournant de la poste à la gare, la sandale de Nawal s'était détachée d'un côté, je demandais au commerçant dans une droguerie des clous et c'était lui qui répara la sandale. Un malheur ne vient jamais seul.

De retour à EL ksar, le lendemain j'avais demandé à mon inspecteur à Tanger de me délivrer un bon de caisse de 1.500 dh comme avance sur frais médicaux. La somme était rassemblée. Nawal a été hospitalisée

à l'hôpital Espagnol du 04 au 11 juillet 1979 et subit l'opération dans de bonnes conditions avec succès.

Comme la majorité des familles de bas niveau intellectuel, mes deux frères commençaient à manigancer pour s'accaparer la part du lion de notre héritage, au détriment de ma mère, ma sœur et moi. Ils commencèrent par un terrain de 18 hectares, suivi des vaches laitières et du matériel agricole, tout cela ils l'avaient récolté tous les deux.

Le 6 novembre 1975 feu Hassan II annonça la Marche Verte. 350.000 marcheurs dont 10% de femmes avaient franchi la frontière imaginaire du Sahara occupé par l'Espagne. Bizou (surnom de Ennaji Abderrahim mon premier gendre), avait participé à cette marche.

En 1976, mes deux frères se présentèrent chez-moi à EL ksar. Ils voulaient que nous donnions procuration à Abdeslam, pour faire ce qu'il voulait de la terre familiale. Car c'était lui qui la travaillait. Je lui avait dit que s'il travaillait la terre, nous lui donnerions un salaire mensuel pour ce travail, à condition de nous rendre compte de toutes les recettes et dépenses. Il répondit qu'il ne rendrait compte à personne. Apprenant sa réponse, je refusais sa demande. Ce après quoi mes deux frères repartirent bredouilles.

Khadouj se trouvait à Aïn karma. Ils lui rapportèrent les prétentions d'Abdeslam présentées par les deux frères et la mirent au courant du refus opposé par Abdallah à leur projet.

Alors que Ahmed et Drissia allaient donner la procuration. À ce moment, je les avais informés par un écrit remis à Khadouj lui demandant de me montrer les procurations d'Ahmed et Drissia, après quoi Abdeslam pourrait avoir la mienne. C'est ainsi que le projet machiavélique fut avorté.

Quelques mois plus tard ils me demandèrent de venir à Meknès pour assister à la vente d'un terrain de 52 ha.

Abdeslam défalqua 70.000 dh du montant global de la vente, sous prétexte que notre père avait laissé des crédits non payés que nous devons honorer, or c'était complètement faux. Avec l'argent reçu, représentant ma part de cette vente, j'avais acheté un camion benne Berliet ww et une voiture R6 d'occasion de chez mon beau frère Lakrari. Je louais le camion aux sociétés et aux particuliers pour le transport de matériaux de construction.

Les chauffeurs étant de mauvaise foi et ma propre gestion s'avérant mauvaise, comme celle d'ailleurs de Fati, nous étions encore jeunes, l'affaire périclita. Un jour où nous nous chamaillions tous les deux pour la recette du camion, je lui cédaï toute la recette que j'avais, qui était de 600 dh, en lui promettant que chaque soir le chauffeur lui verserait la recette à elle. Fati n'accepta pas et me rendit l'argent en me demandant où était passé l'argent depuis le début. Je devais la convaincre que nous dépensions trop, plus de ce qu'il en fallait, que nous avions de mauvaises habitudes de dépense

et que nous étions en train de les inculquer instantanément à nos enfants. En effet, il était manifeste qu'ils dépensaient sans compter.

Un jour Abdeslam me demanda de lui envoyer mon camion car il y avait beaucoup de travail à Meknès. Je le lui avais donc envoyé avec l'espoir d'engranger des recettes substantielles. Au bout de trois mois, n'ayant rien vu venir, je m'enquis sur la question. Ce fut alors que je découvris qu'Abdeslam et Hmida avaient, sans vergogne, utilisé le camion pour leur propre compte.

Ma mère qui n'avait pas accepté ces agissements, eut la juste idée de me renvoyer le camion par le chauffeur Abdelwahed (Boukechaba). Elle se chargea elle-même de payer le plein de gasoil.

Un jour un entrepreneur qui dirigeait une fabrique de carreaux beldi et pour le compte duquel je transportais du sable de mer, m'avait suggéré d'arrêter ce camion et de lui placarder une pancarte « A VENDRE », car il y avait trop de combines dans le transport de matériaux de construction, et c'est un travail de connaisseurs « Wlad Souk ».

Comme, au bout de deux ans, je n'avais tiré aucun bénéfice digne de ce nom, j'ai du vendre le camion à la moitié de sa valeur. Je ne m'étais pas fâché de cette perte car j'avais appris beaucoup de choses, c'était une bonne formation sur les choses de la vie. En conclusion, j'avais retenu que personne ne pourra travailler et ramasser de l'argent pour vous, sauf vos parents et encore !

Mokhtari, mon ancien ami depuis Cuesta, a été lui aussi muté de Rissana à EL ksar le même jour que moi. Nous faisons un duo dangereux. Nous accomplissions les tâches nécessaires au passage en sécurité d'un train et nous rendions illico à la buvette de Robio qui était toujours partant pour prendre un verre. C'était tout ce qu'on savait faire. Le soir Robio devait fermer la buvette à 22h 00, quand nous refusions de sortir, un garçon nommé Korrou qui était bossu, nous laissait dedans et fermait la buvette. Vers minuit il nous demandait, avant d'aller se coucher, de consommer et de laisser les bouteilles vides sur une table. Quant à la bouffance, il ne la comptait pas, nous pouvions prendre à notre guise ce que nous voulions de la cuisine (paella, poisson, foie ...) et ce, jusqu'à 6h00 du matin, heure à laquelle les clients affluaient pour le petit déjeuner. À ce moment, nous réglions l'addition et quittions les lieux.

Vers minuit, au lieu d'arrêter de boire et de rentrer chez lui, Mokhtari débitait sa phrase éternelle : C'est l'heure tranquille où les lions vont boire.

Une fois, minuit passé, Robio avait refusé de nous servir, il n'avait même pas voulu ouvrir la buvette. Je l'avisais alors que j'allais chercher le camion et défoncer la baraque. L'unijambiste n'avait rien voulu savoir. D'accord, lui avais-je dit, et de suite je pris le volant du camion, mis celui-ci en position pour défoncer la baraque par la benne à l'arrière, prenant soin à ne pas casser le camion par l'avant. Mokhtari

et un mécanicien de train, Hdiyech, descendirent du camion et attendirent. Au moment où je faisais marche arrière, les roues arrières du camion s'embourbèrent dans la boue et le véhicule s'immobilisa sur place. Dieu nous protégea de ce qui aurait pu arriver.

Avant la naissance de Hicham, Mokhtari m'avait suggéré de l'appeler Montassir. Si je l'avais fait, avec le feuilleton « Khouloud » (qui passe ces jours-ci à la télé) il aurait été le héros de l'histoire.

Un jour le fils de Robio tomba malade, Roudani (un ami qui ne s'adonnait pas à l'alcool et avait un dollar sur le front) avait suggéré à Robio de mettre un suppositoire à son fils pour le soulager. Robio, acceptant le conseil, se montra d'accord et le remercia en plus. Roudani apporta un suppositoire contre la fièvre. Mais le maquereau avait ouvert l'emballage et, à l'insu de tout le monde, mis dedans un peu de pommade Baume (spéciale pour les massages, à ne pas mettre sur les muqueuses). Robio prit son jeunot, lui enleva la culotte et lui introduisit le suppositoire baigné de Baume. L'enfant sentit aussitôt la chaleur lui brûler le derrière et démarra d'un seul coup comme une balle, il commença à faire des va et vient en courant sur le quai de la gare et en criant de douleur tout en se grattant le derrière. Il faisait pitié à voir. Au bout d'un moment l'enfant termina sa course en se rendant en trombe à la maison. Robio, qui n'a rien soupçonné, croyait que c'était un bon médicament du moment qu'il a causé tant de douleur à l'enfant (rires).

En 1977 Abdeslam avait vendu pour 5.000 dh de balles de paille de sa récolte à Mbara, un homme originaire du Sahara. Il était lui aussi illettré. Aussi, pour établir le chèque de la transaction il a trouvé Fatima la deuxième épouse de Abdeslam en qui il plaça sa confiance. Mbara dicta donc à Fatima le montant à inscrire sur le chèque. «Tu écris cinq cent mille en toute lettres» (il lui dicta le montant en centimes). En chiffres elle avait bien écrit 5.000 devant dirhams. Il signa et remit le chèque à Abdeslam. Ce dernier n'avait plus de compte bancaire suite à des impayés. Il remit à son tour le chèque à un ami, un pompiste qui, après l'avoir examiné trouva une divergence entre le montant en lettres qui était de cinq cent milles dirhams et en chiffres 5.000. En rigolant, le pompiste lui suggéra de rajouter deux zéros sur le montant en chiffres pour mettre le chèque, en bonne et due forme, à 500.000,00 dh. Chose dite, chose faite, Abdeslam demanda à une tierce personne, (Miloudi qui n'était au courant de rien) de verser en son compte le chèque qui était au porteur.

Dix jours plu tard Abdeslam et Hmida accompagnèrent Miloudi à sa banque pour voir si le chèque était passé. En 1977 la banque n'était pas informatisée, le caissier remit la fiche cartonnée correspondante à son compte à Miloudi qui constata trop de zéros ne sachant pas lire le montant, il demanda à quelqu'un qui lui expliqua qu'il avait un virement de cinquante millions de centimes. A sa sortie de la banque, il avisa ses deux compagnons. Il partagea l'argent en deux

ou trois tranches et le mit dans les mains de Abdeslam. Ce dernier, sans doute pour faire de moi un complice, m'avait incité à tirer moi aussi 50.000 dh du compte de Miloudi, J'étais bien avisé de refuser.

Avec cet argent mes deux frères avaient d'abord acheté un lot de terrain de 840 m2 à Sidi Kacem.

Quand Mbara se rendit compte de l'arnaque dont il fut victime, il ne pu rien faire, sauf un arrangement avec ses détrousseurs et la banque. Ils acceptèrent de signer un dossier de crédit pour l'argent dépensé. Miloudi ne s'engagea à rien, cependant son compte bancaire fut clôturé avec ce qu'il y avait dedans comme solde créditeur. Il fut le perdant dans l'affaire.

Pour ma part, j'avais échangé ma voiture R6 par un R16 plus grande et plus puissante. Un jour Lakrari était venu nous voir avec Mina et le jour de son retour je les avais emmené en voiture pour prendre le train de Souk el Arbaa (à 35 km), alors que le train s'arrêtait bien à El ksar. C'était juste pour passer plus de temps en sa compagnie. Nawal qui avait 7 ans m'avait accompagné. Au retour il faisait nuit, sur une descente à hauteur de la gare de Arbaoua j'étais ébloui par la lumière des phares d'un camion venant dans le sens opposé. Cela m'obligea à rouler sur le bas coté où il y avait du tout venant, ma voiture glissa et tamponna le talus d'une colline. Les dégâts étaient plus matériels que corporels.

La nuit pour être à l'abri des regards, nous consommions l'alcool dans ma voiture R16, tout en écoutant la musique. Une nuit nous étions montés sur un quai de chargement des véhicules, la voiture était donc stationnée à hauteur d'un mètre de la chaussée. En terminant la soirée, je ne voulus pas descendre par la pente et je fis sauter la voiture du point de stationnement sur la chaussée. Juste après que la voiture ait touché la terre je redémarrai. La voiture obéit, donc pas de casse.

## RABAT

*de 1981 à 2000*

A Rabat il y avait cinq postes vacants à la régulation, je postulai et le 17 avril 1981 j'étais convoqué à la régulation de Rabat pour un stage de sélection de six mois, nous étions une vingtaine d'agents venus de différentes gares du réseau, quinze durent regagner leur résidence, cinq restèrent et j'étais du nombre.

Après la sélection, je déménageai d'El ksar el Kébir à Rabat le 15 décembre 1981 (jour d'anniversaire de Karima), pour vivre dans un joli appartement au RDC d'un immeuble avec beaucoup d'espace commun à l'Agdal.

Badr naquit à Rabat le 30 août 1983. Mes cinq premiers enfants étaient venus au monde alors que nous occupions des logements de fonction de l'ONCF. Badr, lui, était né dans la clinique Hassan-Rabat. Son baptême fut célébré à Rabat.

À l'époque, côté argent je ne me sentais jamais à l'aise. Je vis à crédit pendant toute ma carrière aux chemins de fer. À la naissance de Badr, mes frères avaient vendu un moulin à céréales avec son local, à mon insu et en mon absence. Hmida m'avait donné 3500 dh comme avance sur ma part, le reste il en avait besoin pour son entreprise ferroviaire. Je ne le reçu jamais.

L'été 1985, nous étions en vacances au centre d'estivage de Haouzia à Azemour, avec les Lakrari comme toujours. A

la fin de la période, je rentrai seul à Rabat, Fati et les enfants étaient partis à Khouribga avec Ahmed. (Les Lakrari avaient déménagé de Mohammedia à Casablanca puis à Rabat pour atterrir par la suite à Khouribga.)

Le lendemain j'avais appelé Fati pour voir comment ils étaient arrivés, elle me fit savoir que Hicham et Badr ont été circoncis hier par l'ami du Dr. Hadouchi. Durant un laps de temps j'étais resté presque évanoui. Ahmed avait agi de la sorte car moi je disais souvent que je ne pourrai jamais assister à la circoncision de mes enfants.

Le même jour je regagnai Khouribga où je trouvai les enfants circoncis habillés de djellabas et portant, attachées aux pieds, de petites bourses pleines de «cheba» et «harmel», selon la coutume, pour soit disant chasser les mauvais esprits et le mauvais œil.

Pour parler d'Ahmed, un chapitre, ou même un livre ne me suffirait pas. je ne saurai jamais décrire ses vertus, quant aux défauts, il n'en avait presque pas, sauf un tout petit que je ne pourrai divulguer. Il était l'homme calme, plein d'humour, dans les trains ou dans les couloirs de la direction, ses amis demandaient toujours de nouvelles blagues. Mais, c'était rare qu'il en racontait une de saine que l'on pouvait écouter au-delà du cercle des intimes (rires). C'était aussi l'homme simple, tolérant qui ne s'énervait pas et qui, quand lui arrivait de le faire, ne parlait pas, mais se mettait à bégayer.

Un jour il avait pris un taxi avec Soumya sa seconde épouse, de Tanger à Tétouan. En descendant, il a fermé la porte comme tout le monde, alors jebli propriétaire du taxi lui lança « doucement ALAHMAR » devant tout le monde, Ahmed a rigolé un peu puis il répliqua « au moins tu dois dire ASSI LAHMAR, car moi je suis instruit ». Alors les gens commencèrent à rire. Des vannes comme cela, il en avait à revendre.

À Rabat je travaillais à la régulation, le travail était infernal mais très passionnant, il consistait à réguler la circulation des trains de tout le réseau ferroviaire par 3 agents et en temps réel.

Nous gérons des situations très difficiles lors des déraillements, des inondations, des accidents de la circulation, de personnes, de la caténaire, des avaries de machines et la liste est longue. Nous donnions les ordres au nom du Directeur en son absence. C'était un travail en 3/8. Les six dernières années j'avais assuré le poste de régulateur trafic. Il consistait à planifier les trains de marchandises qui devaient circuler le jour J + 1, et ce en commandant des trains supplémentaires ou en supprimant les trains réguliers; on se basait sur le tonnage restant dans les gares, non dégagé la veille et les prévisions de chargement annoncées par les clients, les ports et l'OCP.



Le trafic vers l'Algérie était suspendu. Au milieu des années 90, il avait repris pour transporter mille tonnes de farine par jour de Casablanca à Alger, mais ça n'a pas duré longtemps.

Parmi les incidents difficiles que j'avais géré à la régulation, il y avait celui de la gare de Khemisset des Oulad El Bouziri. Un jour de 1985, alors que j'étais affecté à la table Une, supervisant les gares entre Casablanca, Marrakech et Safi, vers midi un chef de gare s'annonça affolé en criant à plusieurs reprises «Khemisset Sécurité». Il devait signaler qu'un wagon chargé de 50 tonnes de ballast - en plus des 22 T de la tare - qui était en stationnement et non calé sur une voie de service, s'était mis en mouvement poussé par un vent très violent. Le wagon avait talonné l'aiguille de sortie et était parti à la dérive sur la voie principale du côté de la gare d'Imfout. De suite, j'avais ordonné aux gares environnantes d'arrêter et de retenir toutes les circulations en direction du canton Imfout / Khemisset, obstrué. Vingt minutes après, le wagon «fugitif» apparaissait, en trombe, à Khemisset. Ce tronçon était une cuvette au point bas avec «0 mm de déclivité». Le wagon s'était alors arrêté, puis reprit sa course vers son point de départ initial. Les agents à Khemisset avaient posé plusieurs cailloux sur les deux files de rail pour atténuer la vitesse du wagon et provoquer éventuellement son arrêt, mais en vain, l'engin s'était arrêté pour rebrousser encore son chemin vers Imfout.

À ce moment je demandai au chef de gare de Khemisset de préparer la réception sur une voie de service en cul-de-sac et disposant d'un heurtoir pour arrêter définitivement le wagon, sachant qu'il y aurait des conséquences à savoir : le déraillement du wagon et les dégâts aux installations. Ce qui fût fait après une quinzaine de minutes. De retour une dernière fois, le wagon tamponna le heurtoir et se coucha sur le flanc loin des voies principales. Nous, agents des gares et moi-même, étions satisfaits du résultat de l'opération malgré les dégâts, l'essentiel était d'éviter une collision avec des trains de voyageurs.

En 1986, étant à la régulation, j'avais passé un concours pour accéder au grade d'inspecteur adjoint. Nous étions 5 agents de la promotion interne et 12 ingénieurs. Entre temps une grève avait été annoncée avant la délibération du résultat du concours. Pour les grèves j'étais toujours partant. Raison pour laquelle un cadre de la répartition m'avait été envoyé pour m'informer qu'un certain A.M, était dans la même situation que moi quelques années auparavant, ce monsieur A.M avait choisi de casser la grève en travaillant; et il a eu le concours.

Moi, je n'avais pas accepté de casser la grève, et trahir mes collègues pour ce concours.

J'ai fait la grève et bien sûr échoué au concours.

Ma mère, après le décès de mon père, venait chez nous à El ksar et Rabat presque deux fois par an pour y rester entre

un et trois mois. Elle était contente chez nous, car tout le monde l'aimait et la respectait.

Son dernier séjour chez nous a duré plus de 3 mois, mon frère Ahmed était venu et l'emmena chez lui à Sidi kacem où elle avait séjourné pendant une semaine. Rentrée à Aïn karma et pendant la première semaine, elle avait eu des altercations avec Abdeslam, il l'a traita d'impartiale en avantageant Samira fille de Drissia à sa fille Ilham. Elle le pria de la laisser tranquille mais en vain, Fati était présente l'avais supplié de laisser sa mère et sortir.

Depuis cet incident, ma mère tomba malade durant vingt jours pour succomber à son tour le mois de décembre 1994, pendant le même mois où mon père fût décédé mais dix neuf ans au paravent.

Un jour Karima était chez mon frère Abdeslam à Aïn Karma, il lui demanda comment ça se passait avec Souad, quand vous partez à Tanger. (Souad étant ma nièce, fille de Hmida et épouse de Mustapha mon beau-frère), Karima lui racontait tous les agissements de Souad. Ces mêmes agissements se passaient entre sa fille Rachida et Souad ; vu qu'il était faible et ne pouvait dévoiler ce qu'il y avait à Hmida. Il est passé par la voie de Karima, et raconta à son frère tout ce qu'il a voulu.

Alors Hmida (Al Oumda de son état) se déplaça à Rabat, pour dire ce qu'Abdeslam lui avait raconté et plus, et ce devant la porte de mon appartement, il ne s'était pas inquiété des voisins qui passaient devant lui.

Moi qui étais au travail, j'ai encaissé comme d'habitude, et j'ai suivi la maxime qui dit : En se vengeant on se rend égal à son ennemi, en lui pardonnant on devient supérieur.

Le feuilleton de vente de l'héritage de L'haj Sellam continua, et en 1993 arriva le tour de 5ha au bord de l'oued et en face de la gare de Aïn Karma pour être vendu, nous étions en vacances à Haouzia.

J'étais parti à Meknès en compagnie de Hicham. Vers 15h00, alors que nous étions au bureau du notaire, j'ai vu que l'heure de mon train de retour approchait, j'ai demandé au notaire de me donner d'abord 40.000 dh pour partir et de remettre le reste, soit 150.000 dh à mon frère Hmida pour les garder jusqu'à mon retour des vacances, puis j'ai signé les papiers ;

Vous allez me dire que je ne suis pas normal ? C'était pour aller vite à Haouzia pour faire la fête avec mes enfants.

Au retour des vacances, j'ai récupéré les 145.000 dh et les 5.000 dh .Il en a acheté 20 quintaux de blé pour moi alors que je ne lui ai rien demandé. Le blé est resté à Aïn Karma à la maison familiale. Comme toujours Abdeslam avait défalqué la moitié des sacs.

Au fur et à mesure que ma situation financière se redresse et que mes enfants avançaient bien dans leurs études, la haine de mes frères augmentait envers nous. Et surtout, quand leurs élites supposées ne sont arrivées à rien, pour avoir un médecin ou un ingénieur, ils devraient attendre la naissance d'autres enfants. Cette jalousie entre les cousins est naturelle

dans le monde entier toutes religions confondues, n'est ce l'hypocrisie du monde dans lequel nous vivons.

En 1997 vint le tour de la maison familiale (un domaine de deux hectares avec étable, écurie maison et potager), mes deux frères avaient voulu la vendre en mon absence mais l'acheteur qui craint Allah, avait exigé ma présence. La maison est sur la terre des Habous donc pas de titre foncier. Abdeslam n'a pas voulu donner à Drissia sa part sous prétexte que les filles n'héritent pas des terres des Habous, après plusieurs tractations il lui a laissé 20.000 dh. Moi j'ai reçu 70.000 dh et Abdeslam a encore pris 60.000 dh en plus pour soit disant des frais d'entretien imaginaire de la maison. Et depuis, la maison a été transformée en huilerie.

Après ces ventes répétées, et le pillage sans cesse de l'héritage familial par mes deux frères aînés, il n'en reste que la terre des Habous d'une superficie de plus de 6 ha et la maison de Meknès.

La terre des Habous, ils l'ont partagée tous les deux, j'ai beau demandé ma part mais en vain. J'avais écrit une réclamation au Gouverneur qui, après enquête, m'a répondu par écrit que : cette terre n'est pas encore partagée entre les héritiers. Revenons à mes frères, ils disent aux gens que ce sont eux qui ont travaillé avec mon père et qui sont à l'origine de notre fortune, alors que nous, nous étions petits, soit : logiquement leur raisonnement est acceptable, mais religieusement c'est non, car le saint Coran est clair en ce

qui concerne l'héritage, il n'y a pas de différence entre les héritiers grands ou petits.

Au travail, j'ai grimpé en échelles, mais au détriment de ma santé. J'ai tenu bon jusqu'au mois d'avril 1999 où mon cœur a lâché avec l'occlusion de 3 vaisseaux; juste après les fiançailles de Nawal et Abderrahim le 11 avril. On l'appelle familièrement Bizou, il s'est vite acclimaté avec nous. Nous nous complétions dans les deux sens. C'était un porte-bonheur, (Bizou est aussi le frère de Soumya la 2ème épouse de Lakrari).

Pour la famille de mon premier gendre Bizou je n'ai jamais riposté, jamais plaint auprès de personne, moi et ma petite famille restions sages, jusqu'à ce que, ceux qui avaient tort, soient revenus à la raison de leur propre chef.

J'ai été hospitalisé au CHU Avicenne du 22/4/1999 au 13/5/1999 pour le pontage de 4 vaisseaux. J'ai arrêté de travailler pendant trois mois; l'opération a duré onze heures, rentré au bloc à sept heures du matin jusqu'à 18h00, heure à laquelle Maria m'a réveillé à la réanimation pour me dire que tout c'est bien passé. Je suis resté trois jours à la réanimation où je ne voyais personne sauf Maria. Pour mes autres enfants et Fati, nous communiquons par téléphone de service à l'hôpital. J'imagine que cela été très dur pour mes enfants. J'expliciterais dans un prochain recueil ma gestion des soucis de santé, et surtout au comportement exemplaire de ma petite famille.

Le 17/11/2005, j'ai été hospitalisé à la clinique Agdal pour une angioplastie coronaire avec pose d'un stent actif.

Le 21 juillet 1999 nous sommes partis au centre d'estivage de l'ONCF à Saïdia pour y passer 10 jours de vacance, deux jours après notre arrivée au centre, le 23 juillet 1999 Maria qui était resté à Rabat, nous annonça le décès du roi Hassan 2. Le prince héritier Sidi Mohammed a été intronisé roi du Maroc au nom de Mohammed 6.

De ce fait, j'aurai assisté au règne de trois rois : Mohammed 5 - Hassan 2 et Mohammed 6.

Nawal était enceinte de Azzelarab.

Nous sommes restés jusqu'à la fin de nos vacances.

Le 3 mars 2000, j'étais envoyé aux lieux saints de l'Islam aux frais de l'ONCF. J'étais accompagné par deux autres cheminots voisins, Meliani et Omar, les chemins de fer prenaient en charge le pèlerinage de onze agents par an. Il y avait juste neuf mois entre l'intervention chirurgicale et le départ à La Mecque, mon sternum était bien soudé, mais j'avais toujours peur.

Arrivé à La Mecque, j'étais presque évanoui par la beauté des lieux, personne ne pourra décrire son émotion en arrivant devant la Kaaba. Je marchais comme s'il n'y avait pas la terre sous mes pieds, et mes oreilles bourdonnaient.

Parfois je pleurais sans raison juste en contemplant ces lieux. J'oubliais ma famille, je ne pensais à rien sauf à prier Dieu et demander pardon pour les péchés commises (si péchés il y en a) dans ma vie d'avant. Puis après, prier pour mon épouse mes enfants et mes proches et pardonner ceux qui m'ont causé du tort.

Après mon retour des lieux saints je n'avais plus que deux mois et demi pour partir à la retraite.

J'avais postulé pour l'acquisition d'un logement construit par la direction des bâtiments à Intelak 3 depuis 1995, l'épargne était retenue à la source.

Le mois de mai de cette année Drissia et moi avons vendu un lot de terrain de cinq hectares qui nous a été affecté par nos parrains Hmida et Abdeslam, mais à la condition expresse de leur verser (une tadouira) de 30.000 dh. Bien sûr nous avons accepté sinon la vente serait bloquée. L'argent reçu 140.000 dh, je l'ai versé à l'ONCF pour le logement.

Lors de l'affectation des logements le 27 juin 2000, trois jours avant ma mise à la retraite, rien ne m'a été affecté, par ce que j'étais partant à la retraite. A un moment donné à l'ONCF, il y avait trop de clientélisme. Une directrice de l'informatique, s'est accaparée de 70% des appartements pour sont personnel.

Le 30 juin 2000, c'était mon dernier jour de travail à l'ONCF.

Vers 17h00, Kadouri Rachid un ami, m'a demandé de rester jusqu'à 18h00. Car il y aura un apéritif organisé en mon honneur par les collègues. Le chef du PC Saïd Nassiri avait prononcé un petit discours très touchant, surtout en s'adressant aux jeunes qui n'ont qu'une dizaine d'années de service, et il leur lança la phrase suivante : si vous aussi vous voulez terminer votre carrière en bonne et du forme, suivez l'exemple de L'haj.

Avant de quitter la régulation et après avoir salué les collègues j'ai eu les larmes aux yeux, j'étais ému comme jamais que je l'aurai imaginé, 35 années et 6 mois de bons et loyaux services en tant que cheminot se tourna.

**LA RETRAITE**  
*à partir du 1er juillet 2000*

Le 1er juillet 2000 j'étais mis à la retraite après 35 années et 6 mois de bons et loyaux services. J'avais reçu deux médailles d'honneur une à 25 et l'autre à 30 ans de service.

Pendant toute ma carrière j'étais logé dans des logements de fonction, Je devais libérer le logement de l'ONCF que j'occupais à Rabat avant ma mise à la retraite, faute de quoi ma pension serait bloquée.

Ce qui fût fait pendant 5 mois.

N'ayant pas reçu une affectation de logement, j'ai porté l'affaire sur quelques journaux car il y avait des extras qui ont bénéficié du projet.

Après un mois j'étais convoqué par Smouni et Lakhlie pour m'affecter un appartement dont le propriétaire était muté à Tanger. Mon cas est arrivé à la connaissance du directeur général (Laalej) par un délégué, ce qui a excité sa colère, et lança au directeur des Ressources Humaines : vous faites des conneries comme ça et vous me dites par la suite, que les retraités ne libèrent pas les logements de l'ONCF.

Une remise des clés bidon a été organisée devant le ministre des transports. La remise des clés officielle, c'était après un tirage au sort 15 jours après. Enfin, l'appartement A1 m'a été affecté.

Juste après la naissance de mon premier petit-fils Azzelarab né le 29 septembre 2000.

Pour prénommer ce nouveau né, Bizou m'avait sollicité pour choisir un prénom. J'avais choisi Azzelarab. Un voisin cheminot portait ce prénom et quand son épouse (une française) l'appelait, j'adorais le prénom et le couple.

Alors je deviens POPY à l'âge de 55 ans et commença le repos du guerrier. Se lever quand on veut, se coucher quand on veut, faire ce qu'on veut et on est payé pour ça.

Il y a des retraités qui disent ne savoir quoi faire de leur temps, et passent la plus part du temps de leur journée dans les cafés. Il y a ceux qui travaillent au privé car ils ont toujours des enfants scolarisés. Ceux là n'ont pas bien planifié la naissance de leurs enfants ; ou bien les pseudos malins qui veulent avoir des petits à la fin de carrière pour que s'ils décèdent en premier, les épouses recevraient la pension complète du mari et non 50% comme prévu par la loi. Ils s'en foutent du reste, après moi le déluge.

La vie de retraité commença avec le début de l'amélioration de ma situation financière.

Fati qui assurait le vrai rôle d'une femme au foyer sans maquillage (le vrai maquillage elle ne le mettait pas sauf lors des grandes cérémonies ; et elle devenait spéciale.) Sa santé aussi commença à lâcher, elle a été hospitalisée à la clinique Cheikh Zaïd le 22/8/2001 pour l'ablation de la vésicule biliaire, l'opération s'est bien passée.

L'arthrose des genoux a suivi jusqu'à ce jour; elle n'a pu suivre un régime pour diminuer son poids, elle prend toujours des anti-inflammatoire pour atténuer la douleur.

En juin 2002 Maria a soutenu sa thèse de Doctorat en médecine. Moment tant rêvé et attendu. Avant la soutenance, je marchais avec Fati dans l'amphi pour souhaiter la bienvenue à l'assistance, j'étais comme sur les nuages et je n'entendais pas bien, j'avais un bourdonnement aux oreilles. A noter qu'avant de sortir de la maison j'avais pris ½ comprimé d'AVLOCARDYL pour stabiliser mon émotion. Les familles Lakrari et El kababri avait assisté à une soutenance de thèse. Il faut dire que c'était la première fois que les deux familles assistaient à une soutenance de thèse en médecine. J'étais fier.

Après la délibération, Mme ALAOUI la présidente du jury annonça que Maria a été reçue avec mention très honorable avec Félicitation du jury et échange avec d'autres Facultés et cerise sur le gâteau : la proposition au prix de thèse.

Des applaudissements, des youyous et des SLA OU SLAM suivirent, mes larmes n'arrêtaient pas de couler. Le jury était très content de ce vacarme de joie des familles et des amis.

Après cela Maria a lu le serment d'Hippocrate.

A la fin Hicham avait pris le micro et invita toute l'assistance à nous rejoindre au club El harka de l'Institut

Agronomique où une réception à eu lieu avec des boissons, gâteaux sucrés et salés fait maison. Nawal, Bizou et Jlibina (surnom donné dans le temps à Azzelarab) se sont sacrifiés et restés à El Harka pour préparer la réception.

Et en juillet 2003 Hicham a soutenu sa thèse d'ingénieur agroéconomiste.

La famille s'est familiarisée avec les Amphis. Tout le monde était décontracté bien sûr ayant déjà acquit une première expérience ; quand Hicham exposait, on pouvait bien entendre une mouche si mouche y avait. Il menait et défendait délicatement sa thèse.

M. ALIOUA .F rapporteur, avait signalé que Hicham lui avait remis un emploi du temps de la préparation de ses travaux et des rencontres avec le Prof, alors que cette tâche et du ressort du Prof. Preuve que Hicham voulait toujours être supérieur même avec ses enseignants.

Après délibération, M. EL QSIBAT (centrale laitière) Président du Jury annonça que Hicham avait été reçu avec mentions très honorable plus félicitations du Jury. Suivirent les applaudissements, les Youyous et les SLA OU SLAM. Les amis de Hicham faisaient trop de brouhaha par rapport à ceux de Maria.

Cette fois ci la réception était organisée à 100 mètres seulement de l'Amphi, il y avait le même buffet que pour Maria, toujours fait maison par ses sœurs.

Keltoum la sœur d'Azzelarab est née le 5 février 2007.

Les frères ENNAJI voulait immortaliser le prénom de leur mère El Hajja KELTOUM en le donnant à la première venue, la chance a souri à la fille de Nawal et Abderrahim de prendre ce joli prénom.

Son baptême a été célébré à la salle des fêtes du parti de l'Istiqlal. Il y avait de l'ambiance créée par une troupe musicale de Casablanca, la jeunesse de la famille et les amis ; quant à moi, j'assistais par intermittence car j'avais une diarrhée aiguë et je dormais de temps en temps dans une chambre avec les petits.

Karima a débuté sa carrière d'enseignante (après une formation de deux années à la faculté des sciences éco et deux années de formation de secrétariat), au groupe scolaire Assabile, puis High-tech pour finir au groupe scolaire Atlas. Elle changeait d'école de son propre chef, et ce uniquement pour l'hypocrisie et le mauvais comportement des encadrants de ces établissements, qui avaient toujours regretté son départ. Elle a été toujours sollicitée de retourner aux deux établissements qu'elle avait quittés mais en vain.

Amal et Badr ont poursuivi leurs études à Casablanca pour devenir par la suite : déléguée médical pour Amal (après une licence en économie et une année à la délégation médicale) et régisseur cinématographique pour Badr (après une formation de deux ans en informatique à Rabat et deux ans en cinématographie à Casa).

Le niveau financier de la famille est monté de quelques crans.

Un jour Mina avait demandé à Maria d'acheter son ancienne voiture, une polo classique à 10.000dh. Je n'avais pas d'objection, Maria avait contracté un crédit et remis à Mina le chèque du montant demandé. J'ai retapé la voiture qui était dans un état lamentable, réfection de la peinture, de l'éclairage, des coussins, les baffes et d'autres petites bricoles.

La voiture commença à taper à l'œil, alors Mina est revenue pour dire que Bouchaïb voulait vendre la voiture à 12.000dh, excusez moi ce n'est pas de ma faute, nous avons dit Amen. Je leur ai rendu la bagnole à Témara et remis les clés à Bouchaïb.

Le lendemain matin Mina m'a appelé par téléphone pour me dire pourquoi tu as rendu la voiture « Annahs », ne t'en fais pas je vais venir pour exploser cette grenade. Deux heures plus tard elle est venue chez nous pour dire qu'elle ne voulait pas m'insulter, le problème c'est qu'elle ne sait pas s'exprimer.

Elle a rendu le chèque à Maria plus les frais occasionnés par la réparation. Par la suite Bouchaïb a revendu la voiture à un garçon de café de Bar Agdal. L'été 2008, Lhaja Khadouj était chez nous à Intelak ; sa fille Mina qui est venue la voir, et après la visite elle est sortie devant la maison et appela Nawal pour discuter avec elle.



Comme d'habitude, Mina avant de quitter elle engage toujours une conversation (pour ne rien dire) avec n'importe qui devant la porte. Je lui ai demandé par l'intermédiaire de Nawal de rentrer à la maison et terminer la discussion. Alors la dame comme si je lui avais lancé une grenade. Elle commença à m'insulter et me traita de tout ce qu'elle savait devant les voisins; je suis rentré dans ma chambre à coucher de l'appartement annexe (l'appartement A1 qui nous a été affecté par l'ONCF n'étant pas assez grand, on a du louer un petit appartement d'appoint à coté) sans rien dire, Karima m'avait apporté un verre d'eau sucré de peur d'avoir une hypoglycémie.

Après une trentaine de minutes, la dame a repris conscience après son hystérie, puis elle est repartie avec sa fille Ihsane dans sa voiture. Après l'incident et ne savant comment justifier son geste vil, elle commença à faire des scènes imaginaires sous prétexte qu'elle avait des problèmes avec son mari Bouchaïb détaché en Tunisie. Presque chaque jour, ses frères lui rendaient visite à Témara pour la consoler.

C'est normal de soutenir un proche ou ami en cas de dépression. Alors personne ne m'a jamais demandé que s'est passé ? Soit parce qu'ils étaient déçus par ce qui s'était passé, soit autre chose. Sauf un jour Lhajja était malade chez nous, Mina est venue la voir, elle n'avait pas froid aux yeux car elle venait chez sa sœur dit elle, alors pour ne pas la gêner, j'étais sorti de la maison et Ahmed qui lui aussi était chez nous m'a suivi pour me demander de rentrer et de

saluer sa sœur Mina, car c'est Hchouma Lhajja est malade maintenant. Je n'avais pas accepté. Jusqu'à ce jour, nous nous rencontrons uniquement dans les occasions. Salam – Salam. Comme ça, chacun de nous respectera l'autre. Et pour communiquer, nous avons mère Thérèse l'interlocuteur principal de la maison qui, par sa nature de HAKIM accepte tout le monde sans distinction.

En 2010 Hicham a eu l'idée géniale de vendre notre appartement et d'acheter à la place un à la cité Ibn Sina.

Cet appartement comme on dit est mabrouk, nous avons célébré deux mariages: Maria avec Saïd et Meryem avec Hicham en 2012, suivit la naissance de Alya fille de Maria et Saïd le 1er mars 2012 à 5h00, juste au moment où le Muezzin appelait à la prière du FAJR. Nous avons fait la RFISSA à plusieurs reprises et le Baptême chez son grand père à Salé

Puisque c'étaient les premiers mariages que nous avons célébrés, l'ambiance était plus chaleureuse que ce qu'on attendait. Les familles (surtout la jeunesse) et les amis invités sans exception nous ont soutenus jusqu'à l'aube à chaque fête. Nous avons essayé d'organiser les fêtes presque sans faute. Avec des réunions préalables de tous les membres de ma petite famille ; qui sont devenus une équipe de travail homogène, où chacun a été chargé d'une tâche déterminée, avec un ordre chronologique bien calculé. Un PV a été établi en ce sens à la fin de chaque réunion familiale.

Les cérémonies du henné ont été célébrées à l'ancienne : le vendredi précédant le mariage.

Le mariage de Hicham a été annoncé comme dans le passé pour les garçons, une semaine avant, par un drapeau blanc et vert.

Pour évaluer ce que j'avais fait dans ma vie passée avec Fati :

Je commence par ce proverbe qui dit :

*Parent c'est un métier dans lequel il est impossible de réussir, il faut se contenter de faire le moins mal possible.*

(BERNARD WERBER)

En général je suis satisfait pour le tout. Bien sûr il y a des hauts et des bas. Par galanterie (au moins une fois) je commence par Fati qui a été élevée avec son frère Ahmed par sa grande mère Khnata, épouse de Laïdi leur grand père maternel. C'est la raison pour laquelle leur comportement est un peu différent des autres frères élevés par Khadouj. Leur père si Mohammed est décédé à l'âge de 36 ans. Elle avait fait un parcours presque sans faute, à part quelques petits défauts génétiques qui n'ont pu être éradiqués, ils ont résisté à tous les traitements. Mais n'empêche, nous nous sommes habitués et chacun de nous connaît bien et accepte

les défauts de l'autre. Le reste rien à dire elle est devenue exemplaire : pour sa simplicité, sa tolérance, sa cuisine, sa façon d'inculquer les bonnes règles d'hygiène à ses enfants, et sa beauté sans fard pourquoi ne pas le dire, elle mérite l'éloge n'est-ce pas ? Moi, quand je me compare avec mes identiques de travail, il n'y a aucun, qui m'a dépassé ; la majorité voulait travailler et rester sur place, leur bête noire était la mutation. Ils y a ceux qui ont moisie dans leur ville natale ; et il y a ceux qui sont sortis à la retraite avec leur grade d'entrée sans aucune évolution. C'est pourquoi Laalej, un directeur général nommé par feu Hassan II à la tête de l'ONCF, pour optimiser l'Office, a commencé par le déploiement et les mutations. De ce fait l'effectif qui était de 14.000 et revenu à 9.000 agents.

L'alcool : C'est prohibé par notre religion, tout le monde est d'accord sur ce point ; mais la religion ne tolère pas qu'on critique celui qui boit. Les faibles intellectuellement utilisent cette arme pour contrer toute chose arrivée à une personne qui boit de l'alcool. L'alcool est bien s'il est pris modérément car tout excès est mauvais. Ca aurait pu être une chose extraordinaire s'il n'était pas prohibé.

Un jour Lakrari avait acheté Le Coran avec la traduction en français, il avait dit que s'il trouverait en clair que l'alcool est interdit, il arrêterait d'en consommer. Il a lu le coran traduit en entier et n'a pas arrêté d'en consommer ! Qu'est ce qu'il a trouvé ?

Les buveurs disaient que sans l'alcool il n'y a rien. Car il n'y avait pas assez de loisirs. La seule chaîne de télévision qui existait commençait les programmes à 18h00 pour finir à 23h30. Il n'y avait ni chaînes satellitaires ni internet. Pour se consoler nous avions la radio, les disques de musique 33 et 45 tours remplacés par les cassettes, les vidéos et enfin les CD et DVD.

Un bar à Meknès affichait des petits tableaux qui excitaient à la consommation par exemple : L'alcool, voilà l'ennemi on ne recule jamais devant l'ennemi. L'animal qui résiste le plus à la soif est le chameau, ne soyez pas un chameau. L'alcool tue lentement, on s'en fout, on n'est pas pressé.

Quant à l'argent, on ne peut pas ramasser de l'argent et le dépenser en même temps! De deux choses l'une il faut choisir un camp : soit ramasser, soit dépenser. Comme à la conduite des voitures, il faut choisir boire ou conduire. Avec deux choses à la fois on risque de se casser la figure.

Financièrement, ce qui m'avait aidé, c'était mes parents de leur vivant d'abord, puis les biens qu'ils m'avaient laissés, même s'ils ont été écourtés par mes frères.

Car un couple avec 6 enfants et un seul salaire ne pouvait pas subsister avec le même niveau. La vente des biens hérités, servait à nous réhydrater de temps à autre comme des plantes qui, par manque d'eau commençaient à se faner. Fati et moi avons géré des situations financières difficiles et nous en

sommes sortis indemnes. Le père de l'acteur Français, Roger Hanin avait dit à son fils : tu choisis entre (to be et to have) être et avoir. Être quelqu'un ou bien avoir de l'argent : Car en étant quelqu'un on peut toujours avoir de l'argent et en ayant de l'argent on ne peut devenir quelqu'un à tous les coups.

Je pense l'avoir investi dans l'éducation de mes enfants et c'est le meilleur investissement. Car laisser dans la tête est mieux que de laisser dans la poche. Un point essentiel pour moi, c'est d'avoir élevé mes enfants avec du Halal. Je suis fier de ça avec ma tête haute ! Mes enfants et petits enfants que Dieu les protège, étaient et resteront exemplaires. Avec ce qu'ils ont appris de nous et ce qu'ils ont appris tout au long de leur enseignement, ainsi que des personnes qu'ils ont côtoyées, ils nous ont dépassés. C'est dur d'accepter d'être dépassé, mais c'est une réalité incontestable.

J'arrive à la fin de mon écrit, tout en étant relativement soulagé. En écrivant je me sentais comme si j'étais allongé sur le fauteuil devant un Psy. Écrire des vérités, ça remous et soulève des séquences oubliées, et ça peut offenser ceux qui n'aiment pas se rappeler du passé. Je ne peux pas oublié d'écrire de gré quelques faits marquants, à moins que si c'est fait par oubli; car ça aurait dénaturé la réalité. J'ai essayé d'être très juste. Maintenant ma progéniture saura un petit peu du cheminement de ma vie, qui a été comme celle de tout le monde, il y avait des moments inoubliables, des

moments calmes et de très mauvais moments, jours voir semaines. Quand je fouille dans mon passé, je trouve parfois que j'étais insupportable. Je dis bravo à mon compagnon de route, qui a supporté mes folies. Mon père disait toujours à Fati, ne le contrarie pas ma fille c'est un dingue. D'autre part j'étais l'homme tolérant qui oublie vite ; qui aime tout le monde, comme disent Nass Alghiwan : ANA GUAA BNADEM NABGHIH, chanson (Alyame Alyame) que je chantais beaucoup lors de mes soirées de « décompression ». Aujourd'hui je regrette beaucoup les mauvais moments où j'avais causé préjudice moral à autrui.

Ci après quelques événements qui se sont déroulés avant l'impression de ce bouquin : le 22/12/2012 nous avons célébré les fiançailles de ZINEB et BADR.

El hajja Khadouj bien que malade depuis deux ans, s'est déplacée de Casa et a assisté à ces fiançailles, elle est restée chez nous sept jours pour rentrer à Casa le 29/12/2012. Le 3/01/2013 elle décède à 15h00. Nous sommes à Dieu et à lui nous retournons. Le jour de son inhumation il y avait trop de monde, car de son vivant, elle assistait toujours aux obsèques des personnes lointaines dans le rang familial ou de vieilles connaissances. Même les personnes de la famille qui étaient en conflit avec la défunte sont venues. Pour cela je rappelle le proverbe suivant : C'est le sort des familles désunies de se rencontrer uniquement aux enterrements ;(Michel Audiard).

Hicham avait changé le bureau de sa Société de Hay Riad à Souissi où il a loué une superbe villa de 1700 m2. Pour la retaper, j'étais chargé par Hicham et son associé Majid pour superviser les travaux tous corps d'état confondus, ils m'ont remis des chèques vierges et une carte guichet, pour régler toutes les dépenses, factures ou autres.

Je me sentais Président des deux sociétés (Printanier et Patrimonia).

Je compare les moments serrés de ma vie où tous mes enfants étudiaient, à ce moment où tous mes enfants travaillent et moi un CHEF de sociétés et non un CHEF DE GARE que j'étais. Al hamdou lillah.

A la retraite depuis 12 ans, je ne me suis jamais ennuyé.

Chaque jour j'actualise éventuellement les blogs que je gère ainsi que ma page Facebook, avec des photos ou des vidéos récentes:

- le blog familial, (elkababri.com)
- le blog d'Azzelarab, (azzelarabennaji.canalblog.com)
- le blog de Keltoum, (keltoumennaji.canalblog.com)
- le blog de Alya, (alyadaoudi.canalblog.com).

Je lis les journaux électroniques, et je fais des recherches sur internet sur n'importe quel sujet,

Avec Fati nous faisons le marché et les courses nécessaires.

J'entretiens les jardinières et je change des plantes de temps à autre, Hicham qui est agronome m'envie pour mes plantes Bougainvillier toujours bien fleuries alors que les siennes tardent à pousser.

Après le déjeuner, je fais une sieste de 30mn environ, suivi du seul café de la journée (un Nespresso).

Le soir je suis libre, souvent je fais la marche pour ne pas se rouiller, augmenter le taux de cholestérol HDL et faire activer les vaisseaux collatéraux du cœur.

Vers 21h00 je suis au lit.

J'essaye de faire un déjeuner familial le samedi pour rassembler tous les enfants disponibles.

Encore un événement majeur que nous avons vécu le 16/02/2013, c'est la réussite de Maria au concours de Professeur agrégé, elle a tant souffert pour préparer cet examen, au détriment de sa fille Alya.

Comme toujours Maria nous assure qu'elle ne passera plus encore d'examen, on verra.

Et la vie continue en chantant toujours ALYAME ALYAME, et au prochain écrit (In chaa Allah) si vous m'encouragez à le faire, bien évidemment, ou si un éditeur s'intéresse à l'écrivain en herbe que je suis.

# TABLE DES MATIERES

## MEKNES

*de 1950 à 1964* 05

## SIDI KACEM

*de 1964 à 1968* 25

## EL KSAR EL KEBIR

*de 1968 à 1970* 33

## CUESTA COLORADA

*de 1970 à 1975* 40

## EL KSAR EL KEBIR

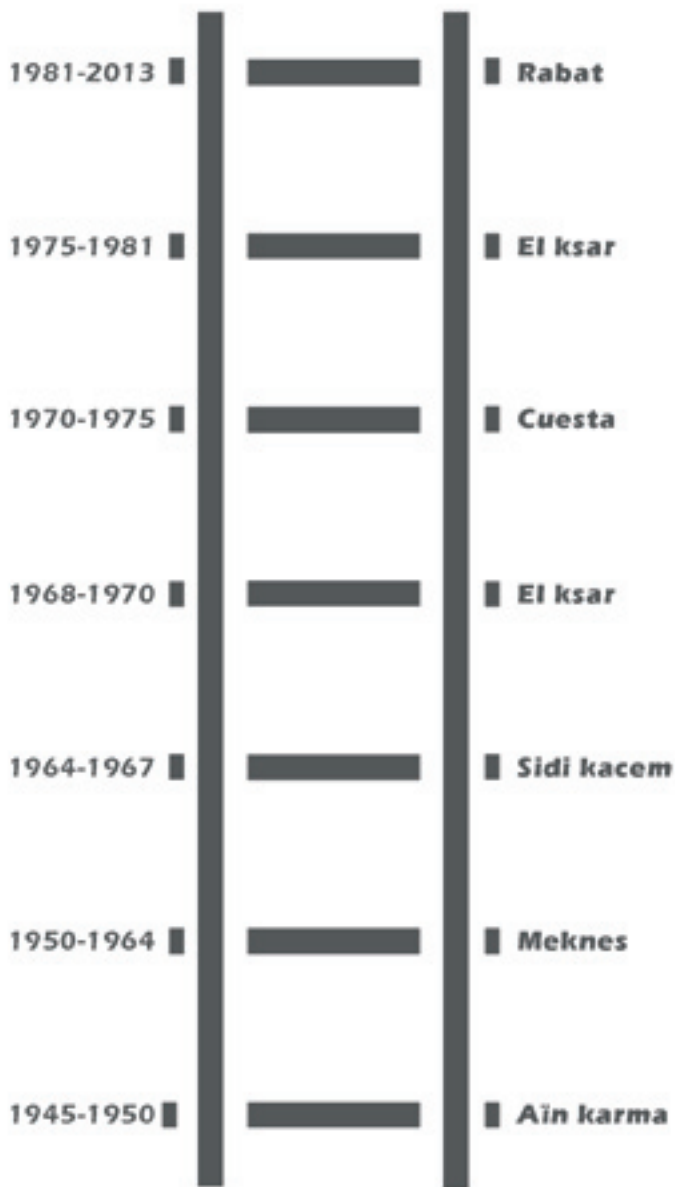
*de 1975 à 1981* 49

## RABAT

*de 1981 à 2000* 60

## LA RETRAITE

*à partir du 1er juillet 2000* 73



CHEMINEMENT D'UN CHEMINOT